

« On voudrait tant que ces fracas soient en définitive les craquements non pas d'apocalypse mais de germination. Car en définitive, ça n'explose pas autant qu'on pourrait le craindre. Peut-être que, envers et contre tout, ça pousse ? »

Alain LE NÉGRATE

2004

VIVRE ENSEMBLE EN BANLIEUE

L. A. C. - n° 224

VIVRE ENSEMBLE EN BANLIEUE

Craquements

Vivre en banlieue au Brésil

Une Église actrice du lien social

Sommaire

Éditorial Yves PETITON	1
Ma banlieue Maïlys RONGIER	5
Une école en banlieue Marie-France FIOL	11
Silence ! on peint Roger RAUZY	15
Solidarité... logement Sylvie CHAVERON	19
Craquements Alain LE NÉGRATE	23
Vivre ensemble en banlieue au Brésil François LEW DEN	35
L'expérience Plein Vent Antoine LONGEVIALLE	41
Une Église actrice du lien social Dominique FONTAINE	47
Madeleine Delbrèl L'Équipe de Mission à Ivry-sur-Seine	55
Chrétiens dans la ville Francis CORENWINDER	61
SOURCES	71
Les deux villes	
1 LIVRE - 1 AUTEUR	74
L'islam des banlieues de Dounia Bouzar	
EN LIBRAIRIE	77
Le dialogue change-t-il la foi ? de J.-M. Ploux	

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

le n° 6 €

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 Le Perreux-sur-Marne.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Jacques Purpan
Responsable	: Pierre Lethielleux
Comité de rédaction	: Alain Carof, Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Gérard Charrier, Rémi Crespin, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Yves Petiton, Jean-Marie Ploux, Jacques Purpan, Christophe Roucou
Relecture	: Michel Grolleaud
Secrétaire/Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette
Abonnements	: Geneviève Ferronnière
Photos	: Communauté Mission de France

France et étranger : Abonnement ordinaire 2004 : 29 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,50 €.

Dépot légal n° 429 - Avril 2004

Imp. Moderne Auxerroise

N° commission paritaire : 59476

“La banlieue, c’est là où les gens vivent mal.”

Sans doute est-ce l’image spontanée la plus commune des banlieues. Et pourtant ?

La diversité des regards de ce numéro témoigne tout à la fois des difficultés cumulées auxquels les habitants des banlieues font face et des potentialités de ces quartiers de mélanges.

En 2001, la ville de Vaulx-en-Velin avait organisé une quinzaine culturelle sur le thème de la diversité culturelle intitulé “l’autre et l’échange”. Invitation à découvrir que la différence, souvent présentée et expérimentée comme une difficulté, est aussi une chance d’enrichissement mutuel.

Nous avons souhaité partager cette conviction qui est aussi notre expérience depuis des décennies : « *Nous sommes les témoins et parfois les victimes de la violence quotidienne. Nous aimons pourtant vivre dans ces cités en travaillant à retisser le lien social. Le mélange des populations permet un brassage des cultures et une rencontre des religions. Ne serait-ce pas la préfiguration de la ville de demain ? Avec des communautés catholiques souvent petites et joyeusement bigarrées, nous vivons les enjeux d’une ville à humaniser.* » Manifeste p.14 in LAC n°218.

Un bouquet de témoins nous partagent leur expérience : palette d'âges, d'univers – d'ici et du Brésil – palette d'expériences autour du logement, de l'école maternelle, d'un camion peinture, en associations, comités de quartiers, communautés chrétiennes ou groupe scouts.

Lycéenne, Mailys RONGIER, avec ses mots et ceux de sa génération, nous fait sentir les espoirs et les difficultés du vivre ensemble pour les jeunes, en particulier pour les filles. À travers ses copines d'école, l'actualité mondiale prend visage.

Longtemps sanctuaire, l'École est aujourd'hui débordée par les problèmes de société. Marie-France FIOL nous parle d'une école maternelle, véritable PME avec sa quarantaine d'adultes qui y travaillent. Dans ces cités, l'école est aussi lieu de socialisation privilégié pour nombre d'enfants et pour certains parents. Marie-France témoigne que l'affectation obligée pour de jeunes enseignants peut devenir une passion : ils ouvrent, dit-elle, la route d'un désespoir surmonté.

Au pied des immeubles, dans la rue trop souvent espace de non droit, peut-il y avoir place pour un camion ? Oui, nous raconte Roger RAUZY, ce lieu familial est devenu un espace où des gamins du quartier viennent y peindre. Il fait pressentir cette magnifique genèse quand un enfant exprime quelque chose de sa vie, cadeau partagé avec l'adulte d'une Parole qui les précède et les dépasse.

Par le logement, Sylvie CHAVERON témoigne que de nouvelles solidarités peuvent se tisser. Engagement associatif patient, expérience spirituelle de la fragilité de l'homme et de l'incroyable force qui est en chacun. Ce contact change l'image de Dieu : passage d'un Dieu pourvoyeur à un Dieu qui a besoin de nous pour naître !

Alain LE NÉGRATE décrit les craquements des banlieues, hier hauts lieux de luttes sociales ouvrières devenus lieux de la fracture sociale. Comme un peintre impressionniste par touches successives, à partir de quelques quartiers et de

portraits, il suggère l'univers des banlieues, ses dynamiques contradictoires, les différents acteurs. Fourmillant d'échos de lectures, cet article invite à poursuivre la réflexion.

Le livre présenté de Dounia BOUZAR analyse pourquoi certains jeunes quittent la délinquance en devenant musulmans. Elle invite à sortir de compréhensions réductrices.

Du Brésil, François LEWDEN nous fait entrer dans la vie des favelas, lieu d'expérimentation sociale avec le budget participatif qui se révèle un levier de développement d'une citoyenneté. Mais ce système s'use et il s'interroge sur le devenir des favelas.

Antoine LONGEVIALLE témoigne qu'un avenir est possible pour les jeunes de ces quartiers, bâti avec eux ! Défi proposé par le scoutisme : défi de rendre ces jeunes acteurs, de leur apprendre à vivre en équipe et de respecter les règles.

Dominique FONTAINE rend compte de la pratique des chrétiens d'Ivry : gens de la vie ordinaire, grande famille, avec des cousins du monde entier. Association qui participe au concert des associations, cette Eglise contribue au lien social en allant au cœur de la foi, dans la cité.

Cette figure d'une Église en dialogue au cœur de la ville trouve sa prolongation dans le livre de Jean-Marie PLOUX. Il fait partager le goût de la rencontre d'autres religions et offre de bons outils de réflexion pour le cheminement avec l'autre.

Au cœur du 20^e siècle une femme, Madeleine Delbrèl, a fait l'expérience que vivre en banlieue pouvait devenir le lieu d'une réponse de foi. La rencontre de militants communistes l'a bousculée, "altérée" : Invitation, dit-elle, à sortir d'un rêve et à s'interroger « *Ma foi, à quoi ça sert ?* ». Il nous faut répondre en paroles et en actes, nous disent Madeleine Delbrèl et l'équipe d'Ivry qui nous partage ces extraits.

Francis CORENWINDER relit la recherche du "réseau des chrétiens dans la ville", venus d'Orléans, de Marne la Vallée, du Havre... Depuis dix ans, ils réfléchissent à leur mission d'Église de plein vent, avec l'aide de J.-L. BRUNIN, B. SESBOUÉ...
Invitation à partager leur recherche

En Sources, un extrait de Jean CHRYSOSTOME nous fait réfléchir sur ce qui est nécessaire pour faire vivre une ville : est-ce la richesse ou bien ceux qui y vivent et y travaillent ?

« Ça n'explose pas autant qu'on pourrait le craindre ». Ces craquements seraient-ils le signe de germinations en cours, indices du travail de l'Esprit ?

Yves Petiton

pour le comité de rédaction

Prochains thèmes :

▪ N° 225

Lire les Écritures aujourd'hui

▪ N° 226

Enjeux pour une citoyenneté

AUX

COMMUNAUTÉS

Ma banlieue

Mailys Rongier, lycéenne de 16 ans, habite en banlieue lyonnaise (dans le couloir de la chimie). Avec pudeur, avec humour, en chanson, elle témoigne des murs invisibles, des frontières traversées au collège. Elle décrypte des codes qui règlent la vie d'une fille dans "sa banlieue".



par Mailys RONGIER

LA banlieue, j'y habite depuis toujours, c'est-à-dire depuis pas si longtemps... j'ai 16 ans ! Ce mot de "banlieue", c'est par les autres et en grandissant que j'ai vraiment réalisé tout ce qu'il signifiait : étant petit, on habite simplement "quelque part".

Ma cité à moi, ce n'est pas des barres de béton ; mais, juste une maison dans un lotissement au pied des immeubles, dans une ville moyenne, Pierre Bénite près de Lyon. Mon quartier, je le vois à travers ces yeux qui sont les miens : ceux d'une fille, métissée française-marocaine, adoptée toute petite par des parents français. Ce sont ces particularités-là, qui donnent des couleurs qui lui sont propres, à ma vision de "la Vie en banlieue".

Si aujourd'hui j'ai le goût de la rencontre des autres, c'est peut-être à cause de ma personnalité, mais surtout grâce à la diversité des gens que j'ai croisés ; j'ai presque fait le tour du monde sans jamais voyager. Cette diversité, quand on est enfant on n'y fait pas attention, ce n'est qu'à l'école primaire que, petit à petit, j'ai découvert ce que l'on appelle la "différence".

Je me souviens entre autres, de cette partie de jeu à "l'élastique". C'était en CE 2, mes copines d'origine maghrébine m'ont demandé tout à coup : « *tu fais partie arabe ?* » (Tout comme il y avait les parties "coca-cola" et "tic-tac", il y avait une partie réservée à ceux d'origine maghrébine, qui se disent "arabe"). C'est là que les murs se dressent, il y a ceux "qui en sont" (des arabes !) et les autres... Et moi, qu'est-ce que j'aurais dû répondre ? De quel côté j'étais ?

Dans les cours de récré, rares sont ceux qui se revendiquent français, chacun a son origine étrangère, réelle ou imaginaire : « *moi je suis italien* », « *moi, arabe* »... et quand on est français, ou qu'on manque d'imagination, le mieux c'est de ne rien dire ! Le racisme en banlieue, hélas ! cela existe, mais pas essentiellement dans le sens que l'on pourrait imaginer :

« *Sale français, blanc bec, espèce de guerron,
C'est souvent suivi de bouffon
Crois pas que le racisme n'est que dans un sens
Je suis français et ça a eu des conséquences.
On m'a taillé parce que je suis né ici, (...)
Pourquoi j'ai la couleur fromage
J'aurais bien voulu noircir d'âge en âge
En banlieue, c'est plus simple de venir
du Maghreb (...)* » (Lilian, mon frère 14 ans)

Et ces jours de cantine, avec cette inlassable question : « *tu manges du porc ?* », comme s'il suffisait d'être "bronzé" pour être musulman. Alors pas évident pour mes copains et copines de croire que j'étais chrétienne et en même temps d'origine marocaine, et qu'en plus, ma mère connaissait des arabes (un copain à elle, égyptien) chrétiens !

La religion, musulmane essentiellement, occupe une place importante dans les paroles et la vie des élèves au collège. Ce qui pourrait être une chance de dialogue entre religions, se termine le plus souvent en malentendu ou en affrontement, plus par ignorance me semble-t-il que par méchanceté. Dans ce langage, "français" est synonyme de chrétien et arabe, de musulman. De ces malentendus, on dérape vite aux extrêmes : si

tu es français, tu n'as pas le droit de dire « *inch'allah* »... La religion musulmane est vécue comme une série d'interdits qu'on s'impose et qu'on impose aux autres.

Le mois du ramadan devient un prétexte pour se démarquer : « *on ne peut pas faire d'interro, on est trop fatigués* », « *il pleut, alors on ne peut pas courir en gym, on risque d'avaler de l'eau, et de casser notre ramadan* »... Alors le respect de cette religion se perd, les profs en ont marre, car tout devient prétexte aux excès.

Il y a des murs qui se dressent, mais heureusement, il y a aussi des frontières qui se traversent. Quand j'étais au collège, il y avait une classe de "primo arrivants", c'est-à-dire une classe qui accueille des enfants de familles en demande d'asile. Pas évident de les rencontrer, on n'est pas dans la même classe, et ils ne parlent pas notre langue. Et puis il y a eu Roza.

Elle avait 17 ans, elle est arrivée dans ma classe quand j'étais en troisième, car son niveau de français était suffisant pour rejoindre une classe générale. Petit à petit, j'ai découvert son histoire : celle d'une famille kurde émigrée en Géorgie et persécutée par la police de ce pays. Son père,

emmené et torturé, son frère blessé au bras et elle, brûlée dans le dos par une marmite que les policiers lui avaient renversée dessus. Tout à coup pour moi, l'actualité, vue de façon détachée à la télé, prenait un visage : celui de Roza. En apprenant à la connaître, elle m'a ouvert les yeux sur ceux que je croisais au collège et qui, avec presque le même âge que moi, avaient déjà traversé des guerres, des déportations, des tortures... Puis ce fut l'épreuve du rejet de la demande d'asile politique, et ensuite le rejet de l'asile territorial et l'obligation pour elle et sa famille de quitter la France... Je réalisais encore plus, maintenant qu'elle m'était proche, que ce cauchemar pouvait recommencer. Mais au milieu du désespoir, il y a eu une mobilisation des professeurs, des élèves, de ma famille, si bien que le maire de Saint Genis, ville voisine, s'est engagé à leur trouver un logement. Aujourd'hui, elle et son frère sont en attente d'asile politique qu'ils ont demandé pour eux-mêmes ; j'espère qu'ils pourront continuer leur vie en France avec leur famille, comme ils le souhaitent.

Depuis, j'ai rencontré Saïkhan, Radi, Lilité... Histoires différentes, mais dans une même réalité, celle de ceux pour qui notre pays reste : "France, terre d'asile". Vision qui s'entrechoque



avec les mots qui se taggent sur les murs des cités “la France c’est de la merde”. Histoires difficiles, mais richesse de ces vies croisées, que j’aurais sans doute ignorée en habitant un autre quartier.

*« Certains naissent dans les choux,
d’autres dans la merde.
Pourquoi ça pue autour de moi ?
Pourquoi ? Pourquoi tu me cherches ? »*
(IAM, groupe de rap français)

Maintenant que je suis au lycée, je prends toute la mesure des “histoires particulières” de ces jeunes que je connais depuis l’enfance. On a le même âge, on vit dans la même ville, on va au même lycée... Mais je réalise seulement aujourd’hui, de discussions en confidences, qu’en bien peu de temps nos vies portent vite l’esquisse d’un chemin, qui pour certains est déjà sinueux. Comme Sarah, me confiant que son petit copain venait d’être condamné à deux mois de prison ferme pour vol ; Nedjma, avec ses six frères et sœurs, dont je n’ai toujours pas compris dans quoi “travaille” son père, elle non plus d’ailleurs, si ce n’est qu’il amasse de l’argent dans des trafics plus louches les uns que les autres ; Mohamed qui

vient d’arriver au lycée... après six mois de prison ; Raquel, qui était au collège avec moi et qui attend un bébé pour dans quelques mois... De galères en débrouilles, je suis admirative qu’ils arrivent encore à ne pas “fataliser”, à espérer du meilleur pour demain. Demain, qui est parfois tout proche, comme pour Mohamed qui, à présent, est celui qui reprend ses copains pour qu’ils n’aillent pas trop loin !

*« Dans le train de la Vie,
j’ai dû me tromper de wagon.
Un jour, inch’allah, je retrouverais le bon... »*
(Audrey, une copine du lycée 16ans)

Il est vrai que banlieue rime souvent avec violence, et je ne peux pas le démentir. Tout d’abord, il y a cette violence si habituelle qu’on ne la remarque même plus : celle des mots ; et plus encore celle du ton avec lequel on les prononce. Je me rappelle de mon petit frère, rentrant affolé de l’école primaire et disant à ma mère « *Mon copain, son père veut le tuer !* ». Pas évident quand on ne partage pas ce langage chez soi, de comprendre que le père de son copain devait juste être énervé ! Et puis il y a ces insultes, sur “ta

mère !”, entre autres, qui émaillent chaque phrase et que les profs reprennent à peine, par lassitude sûrement. Cette façon de parler, toujours un ton trop haut, et dont les mots, même insultants, ne sont pas toujours violence, seulement langage ordinaire !

D’insultes en manque de respect, la violence se fait banale, comme se faire frapper sans raison, ou sous de faux prétextes, dans les couloirs de l’établissement, dans le métro... Violence qui se décline différemment selon que l’on soit une fille ou un garçon.

Le fait de ne pas habiter les immeubles m’a épargné des batailles entre quartier. Il y a deux ans, une bande du quartier de la Saulaie, une ville voisine, a fait une descente dans les immeubles d’à côté, tirant des balles à blanc, coupant le courant dans les allées... Tout ça pour venger “un des leurs” qui avait été tabassé par des jeunes de Pierre Bénite quelques semaines auparavant. Les associations du quartier, avec les parents et les élus, ont fait une marche silencieuse pour marquer leur désaccord. Puis chacun est rentré chez soi... La vie a repris son cours, qui, contrairement aux apparences et aux idées reçues, reste le plus souvent calme.

« Les temps changent, la femme aussi, mec, C’est pour ça que même les demoiselles ont un langage aussi laid. » (Diam’s, rappeuse)

Etre une fille en banlieue, ça veut dire “avoir une réputation”. Tu es soit une “sœur”, soit une “proie”, à moins qu’on ne t’ignore. Le plus souvent, ce sont les autres filles qui construisent cette image, et les garçons y adhèrent avec plus d’indifférence. Je crois plutôt être vue comme une sœur, ce qui m’a permis, du primaire au lycée, d’avoir des relations assez paisibles avec ceux des immeubles et ceux des villas. Réputation acquise en partie par le fait que j’étais un peu “française”, un peu “arabe”, et un peu “black” ! Un peu de la famille de chacun !! Evidemment, ça crée des liens... Image gagnée aussi par le fait d’avoir toujours été dans les écoles du quartier, malgré les mauvaises images que lui prêtent ceux qui choisissent le privé, et d’avoir ainsi partagé une partie de la vie des jeunes qui habitent ici.

Les filles, bien sûr, sont toutes différentes ; mais il y a celles qui ont su se démarquer, de par leur éducation ou leur volonté, et celles qu’on ne laisse pas trop sortir, qui ont toujours un frère, une grande sœur, un cousin pour les surveiller.

Même si cette “protection rapprochée” semble parfois excessive, il faut reconnaître qu’en habitant certains immeubles, ce n’est pas toujours de trop ! Les filles qui ont su se démarquer me semblent plus nombreuses que les garçons. Elles savent où elles ont grandi, elles veulent une vie meilleure et *« s’il le faut, elles emploieront des moyens légaux »* (Goldman, chanteur).

Avoir grandi quelque part, ça n’est jamais indifférent. Ce quelque part pour moi, c’est la banlieue, là où je me sens “chez moi”. Et si ce que

je viens d’en dire peut sembler négatif, c’est parce que ce sont des “images arrêtées”. Le positif, lui, se confond avec le quotidien de ce qui fait ma vie de tous les jours : les relations avec des gens si différents les uns des autres, et pourtant si semblables ; le partage des peines, qui sont parfois si lourdes, et des joies qui en paraissent d’autant plus grandes... les espérances qui font grandir...

Facile pour moi de dire ça, je vis à côté... Ma famille, mon éducation, mon cercle élargi d’amis... m’ont donné la chance de ne voir que la meilleure “façade” de la banlieue. •



Une école en banlieue

par Marie-France FIOU

Marie-France, des équipes d'Ivry, est membre de la Communauté Mission de France à la Seyne-sur-Mer. Institutrice pendant 24 ans, et directrice d'école maternelle pendant 9 ans. Elle a été sollicitée pour participer au grand débat sur l'École. Elle fait également partie des Équipes Enseignantes.



DEPUIS quelques mois, l'École reste le centre des préoccupations des familles, des médias... Des grèves du printemps à une rentrée morose, de la laïcité avec la Commission STASI au grand débat sur l'École et aux problèmes de violence, le sujet demeure de première importance.

Bien qu'à la retraite depuis quelques mois, je viens partager avec vous ce vécu de près de vingt-cinq ans dans une école de ZEP (Zone d'Éducation Prioritaire), à la cité Berthe de La Seyne-sur-Mer.

Le contexte social

La ZUP de Berthe héberge 16 400 personnes sur 110 ha. :

- 70 % de la population est d'origine étrangère (essentiellement du Maghreb ou d'Afrique Noire),

- c'est une population jeune : 50 % ont entre 20 et 59 ans,
- autre point important : 60 % sont dans une situation fragile : chômage, RMI, petits boulots, stages d'insertion...
- 30 % de la population est d'âge scolaire, de la Maternelle au Lycée.

Le Service Public d'Éducation comporte :

- 4 écoles maternelles comprenant 30 classes,
- 5 écoles élémentaires comprenant 35 classes,
- 1 collège de 500 élèves,
- 1 lycée à la périphérie recevant 500 élèves.

En moyenne, chaque classe compte 20 élèves. Combien y a-t-il de jeunes scolarisés ? (À vos calculatrices !) Réponses 2 300 élèves.

C'est dans ce contexte que fonctionne le Service Scolaire qui coordonne les efforts pour faire face à un taux d'échec relativement élevé. En 1981, les ZEP ont été créées avec pour objectif premier : « *Donner plus à ceux qui ont moins* ».

L'école

L'École Maternelle Pierre Semard (une des plus grosses de France et la plus importante du Var) accueille 257 élèves répartis en 13 classes, encadrés par :

- 13 enseignants,
- 1 médecin scolaire, présent ponctuellement,
- 28 agents municipaux (Agents Techniques Spécialisés en École Maternelle, Agents d'entretien, cantine),
soit une petite entreprise d'une quarantaine de personnes.

Le taux d'encadrement est suffisant quand chacun est à son poste, mais ce n'est pas toujours le cas. L'an dernier, une classe est restée sans remplaçant pendant trois semaines et les parents ont engagé des démarches auprès de l'Inspection. Les parents d'élèves se mobilisent pour des actions ponctuelles, mais restent inorganisés. Chaque année, 10 % seulement des parents participent au vote pour élire leurs représentants au "Conseil d'École".

La moyenne d'âge du personnel enseignant est de 35 ans. Parmi eux, un "noyau dur" de postes stables et un renouvellement annuel de trois ou quatre postes recevant de jeunes instituteurs sortis de l'IUFM (Institut de Formation des Maîtres).

Nous accueillons les enfants de 2 à 6 ans. « *Deux ans, diront certains, est-ce bien nécessaire ?* ». Avec le recul d'une vingtaine d'années et l'aide des chercheurs en Éducation, il apparaît que les en-

fants issus de milieux défavorisés qui bénéficient d'une stimulation intellectuelle et d'une scolarisation précoce ont une meilleure chance de réussite scolaire.

Rôle de l'École

L'École, Service Public, est définie comme seul lieu

- de cohabitation,
- de socialisation pour les enfants et pour certains parents,
- d'apprentissage et de promotion,
- de soutien des familles.

Cependant, l'école ne peut plus, à elle seule, porter le poids du quartier, résoudre une part de ses problèmes. Certes, elle a été (trop) longtemps vécue comme un sanctuaire, mais les problèmes de société, auxquels elle est désormais confrontée, la débordent de toutes parts.

Une certaine partie de la population a du mal à entretenir une relation positive avec l'Institution scolaire. Revenir à l'école, c'est, pour certains parents, replonger dans le lieu de leur échec ou de leur trop bref passage scolaire. D'où un mal-être qui se traduit parfois par une agressivité

ou un manque d'investissement qui pénalise les chances de réussite de l'enfant.

Il n'est pas rare que l'on oublie de venir chercher un élève après la classe. Certains enfants demeurent à l'école depuis la garderie du matin, ouverte à 7 h 30, jusqu'au soir à 18 h, y compris le mercredi. L'horizon des enfants se limite alors à la cour de récréation de l'école.

De cette spirale négative, on ne peut vraiment sortir qu'en valorisant ces familles à leurs propres yeux, en leur redonnant confiance. Des initiatives sont prises au plus près de la vie des gens. Ainsi des enseignants, le soir après la classe, donnent de leur temps pour accueillir les enfants et les mamans à la bibliothèque de l'école. Des moments de rencontres conviviales sont favorisés tout au long de l'année : goûter de Noël, fête du Carnaval, etc. Là encore, des parents participent en grand nombre.

Depuis longtemps, l'équipe pédagogique a compris qu'il serait bon que l'école ne reste pas en vase clos et a essayé de tisser des liens avec diverses associations présentes sur le quartier.

Mais c'est aussi le nombre important d'instituteurs débutants qui bousculent et raniment la flamme pédagogique de l'Équipe Éducative.
Viens, Vois et Demeure !



Ainsi mes jeunes collègues arrivés par obligation à la sortie de l'IUFM restent, s'attachent, se prennent à **aimer**. Une équipe tenace, solide, se forme et s'obstine à vouloir réussir, réfléchit à des projets, reçoit les familles, monte une exposition...

Croire à l'avenir, à la réussite de l'enfant qui nous est confié, demande du temps, de la durée... Chacun passe le témoin dans cette course d'endurance.

Aujourd'hui

J'ai quitté le monde scolaire, mais j'entretiens les occasions de rencontre :

- aux **Équipes Enseignantes**, où nous réfléchissons aux problèmes de l'école (laïcité...) et où nous partageons notre foi. Mais les 9/10^e du groupe sont des retraités !
- à la chorale de la paroisse et aux Amis de Janas (Association d'environnement de la nature et du site de Notre-Dame du Mai). Je rencontre là d'autres personnes.

- ensuite, je retrouve les mamans de l'école à l'association "**Femmes dans la cité**". Là, le jardin potager est un moment d'échange. Ainsi, Marie Lazare, Sénégalaise qui, tout en piochant jeudi dernier, parlait de son grand fils de 15 ans, trop souvent sollicité par notre société de consommation : elle disait, ce jour-là, son souci de l'éducation.

Comme le jardinier, je prends patience et travaille avec mes copains, copines de la Communauté Mission de France de La Seyne à cultiver notre beau jardin de Berthe ! Tout un programme pour les amis qui connaissent le lieu !

N'est-ce pas un peu ma foi qui me fait espérer en regardant l'enthousiasme de mes jeunes collègues ? En les voyant batailler en ZEP, je pressens qu'ils ouvrent la route d'un désespoir surmonté. Ils le savent bien, ils ont dans leurs mains un trésor.

« Mais ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile pour que cette incomparable puissance soit de Dieu et non de nous ». (2 Co 4, 7) •

“Silence ! on peint”

par Roger RAUZY



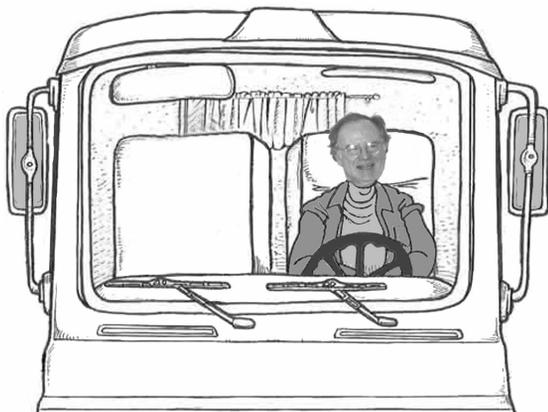
Roger fait partie, avec son épouse Colette, de l'Équipe de Mission de Vienne. Il anime depuis dix ans

un camion peinture au pied des immeubles pour les enfants. Il témoigne de l'émergence du beau qui sommeille chez les enfants.

EN créant en 1993 l'expérience du camion-peinture, j'ai voulu offrir aux enfants désireux de peindre (et de s'exprimer) un espace adapté à cette activité. Et cela, dans leurs lieux de vie, près de chez eux, là où se trament les relations simples, directes et très humaines.

Les enfants jouent aux pieds des immeubles : ils évoluent dans un espace qui, s'il leur est habituel, ne leur est pas pour autant favorable. La rue, elle, est vécue par beaucoup comme un espace anonyme dans lequel on peut faire ce que l'on veut. C'est souvent là, hélas, que s'expriment le non-droit, la loi du plus fort, du plus malin, et du plus tordu aussi.

C'est donc au milieu de cet environnement que j'ai pensé proposer aux enfants qui ne fréquentent pas habituellement les espaces sociaux un petit endroit – le camion-peinture – un camion de marché (acheté sur mes deniers !) reconverti pour les besoins de la cause en 1993 : il roulait déjà depuis vingt ans ! C'est donc là, malgré sa mobilité très utile, un endroit STABLE : toujours le même (il y a des traces de peinture : des noms, des marques, qui datent depuis le commencement de l'expérience). Cet espace-là, les enfants l'apprivoisent et cela devient pour le quartier, au bout de quelques séances, un ORBI (le



rond, le tour... du monde !) : OBJET ROULANT BIEN IDENTIFIÉ.

C'est tout dire. Car, parmi les camions, les voitures et autres véhicules qui stationnent sur les parkings et avec lesquels ils sont obligés de partager l'espace, ce camion est reconnu comme la CHOSE des enfants. Ils le reconnaissent comme utile pour eux. Il est à leur service, mais aussi à leur mesure : ils le connaissent de l'intérieur. Le camion a séjourné pendant dix ans, tous les étés, sur les parkings de Saint-Fons (69) : il n'a jamais subi aucun dégât et n'a jamais été touché ! VRAI !

En venant dans cet espace relativement protégé, les petits peintres savent qu'ils doivent partager les moyens d'expression, et en premier lieu l'espace de 12 m² où a lieu l'atelier. Ils sont debout pour peindre sur des feuilles (blanches) piquées sur les parois du camion. La table-palette avec ses 24 teintes leur offre sa beauté, son utilité, sa générosité.

En peignant ce qu'ils ressentent, les enfants acclimatent en eux l'inconnu, le mystère de la vie qui les entoure et qui n'est pas très

ROSE pour beaucoup d'entre eux. Dans la simplicité de ces conditions d'expression artistique, ils savent qu'ils peuvent se livrer : dire par le biais de la couleur des formes, des gestes et des paroles sur leur œuvre, dire leur vie sans réticence. Bien entendu, on ne juge pas ; on ne se permet pas de mesurer ni le génie, ni la santé, ni la détresse qui se cacherait entre les lignes ! Le dessin peinture est pris comme un signe, une trace, avec tout ce qu'il peut comporter de naturel et d'humanité. En peignant ainsi, l'enfant se construit dans l'ampleur de sa personnalité. On ne lui procure là qu'un moyen simple de se réaliser parmi ses semblables. Je médite souvent cette citation d'Emile Zola dans *J'accuse* : « *Je suis amoureux de la lumière, à cause de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur...* » Cette lumière : la Justice mais aussi la couleur – les couleurs réverbérant les formes – est bien la matière première du bonheur et surtout celui de tous ces enfants que j'ai côtoyés depuis le début de cette activité dans ma vie. La peinture, les peintres, toutes les peintures ont toujours opéré en moi une énorme jouissance : un plaisir pur qui se renouvelle chaque fois que je contemple le dessin d'un de ces enfants

et que je participe par le dialogue avec lui à cette magnifique genèse, toujours primitive, quand un enfant exprime quelque chose de sa vie. Certains dessins me provoquent comme un choc lumineux et je le reçois, sans le dire, comme un cadeau du Maître de la Parole, comme ce miracle dont parle St Jean dans la première page de son évangile : « *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous – nous avons été les témoins de sa gloire !* »

En apportant aux enfants cette proximité de la possibilité de s'exprimer, nous recevons en retour cet éblouissement (comme l'Enfant de la Crèche) qui émane de l'enfance : Simplicité, Pauvreté, Humanité, et avec cela une lumière particulière – celle de la peinture, bien sûr, mais aussi celle de ces enfants qui s'ouvrent au beau qui vient d'eux-mêmes. Dimension universelle aussi car chaque enfant a droit à ces moyens d'expression. Peindre, c'est aussi, pour eux comme pour moi, l'expérience de moments de paix, de silence... (silence ! on peint). Moments qui irradient la lumière – dans toutes ses symboliques. Lumière qui est d'autant plus belle qu'elle est partagée.



Ce mode de communication entre les enfants, et entre eux et moi, est très particulier. En effet, même si je suis et reste l'adulte avec son pouvoir et son savoir, il s'établit entre nous une connivence de bon aloi. Ils me racontent leurs dessins, leurs histoires aussi à partir des formes et des couleurs qu'ils imaginent sur leur feuille. Elle leur donne l'intuition de leur propre personne.

Cette expérience n'appartient qu'à eux seuls et elle devient partie intégrante de l'histoire de leur vie.

Pablo Neruda dit dans un de ses poèmes, et c'est avec lui que je conclus :

« Tu es l'Unique. Personne avant toi n'a été comme toi et personne après toi ne sera comme toi ! Tu es le fleuron de l'Univers ! » Tout est là ! •

Solidarité... logement

par Sylvie CHAVERON

Sylvie, 46 ans, mariée, mère de quatre enfants de 23 à 13 ans, est membre de la Communauté Mission de France. Elle est institutrice à mi-temps. Nous reproduisons son témoignage oral lors d'un week-end sur l'engagement de chrétiens.*



Quelques réflexions sur le bénévolat :

Aujourd'hui, je ne vous apprend rien, on constate un désengagement de l'État et des collectivités locales par rapport à la question des plus pauvres. La décentralisation à outrance provoque un émiettement des interlocuteurs. La personne logée (qui nous concerne à Solidarité Nouvelle pour le Logement) est ballottée de service en service, telle une balle de ping-pong. On ne prend pas en compte la personne dans sa globalité, mais uniquement sous un aspect (chômeur, Rmiste, demandeur de logement, demandeur d'aide ali-

*Témoignage donné au "Forum de la Formation". Week-end de rentrée des séminaristes, des diacres en formation et des jeunes ordonnés.



mentaire...). Ce qui était prévu au départ pour faciliter le service aux plus démunis devient un vrai repoussoir, voire un parcours du combattant. Cela peut aussi avoir l'effet inverse et favoriser l'émergence de "profiteurs", qui abusent de la multiplicité des aides pour tirer parti de toutes, ce qui nuit encore aux plus nécessiteux car les services d'aide deviennent de plus en plus méfiants.

On voit donc émerger de plus en plus d'associations, type SNL, qui prennent le relais, avec une volonté de vouloir mieux faire et de prendre la personne dans sa globalité. Mais là aussi les choses ne sont pas si simples. Les associations, malgré elles et à cause du désengagement de l'État, grossissent et se professionnalisent. On assiste, un peu partout en ce moment, à une crise d'identité des associations, une remise en question : Comment rester fidèles à notre intuition de départ tout en faisant face aux défis d'aujourd'hui ? (la communauté missionnaire vit ça aussi, à son niveau !). Le bénévole se voit donc remis en cause et doit faire face à une certaine exigence. D'autre part, on assiste aussi à une certaine méfiance des institutions, voire une hostilité. Se sentant dépossédés d'une certaine forme de pouvoir, certains élus font un blocage (exemple

du refus d'un stand à la fête des associations de ma commune : ils ne maîtrisent pas le choix des locataires mais sont bien contents de nous mettre sur leur site, comme association lilloise d'entraide sociale !).

Ce que j'ai découvert au contact des personnes logées

Rien de bien nouveau que vous ne sachiez déjà, mais ça fait du bien de se l'entendre redire.

Mon image de départ dans le rapport aidant ⇔ aidé a changé. La personne logée a **en elle** les ressources nécessaires pour s'en sortir. Je suis là pour lui faire prendre conscience de ça. À cause de ça, je suis en devoir de faire évoluer les mentalités et mon rôle se situe bien à deux niveaux tout aussi importants l'un que l'autre :

- *au niveau des familles* : tenir dans la durée, relancer quand ça ne va pas, accompagner au quotidien ;

- *au niveau des institutions* : je découvre qu'une part de plus en plus importante de mon temps est consacrée à mes rapports avec la mairie (à mon échelle). Il s'agit de faire comprendre

autour de moi que l'engagement auprès des plus pauvres n'est pas une affaire privée, un choix de vie, un goût (comme on aime la musique baroque ou les arts martiaux), mais qu'il y va de l'équilibre de notre société, de l'avenir de notre démocratie...

Je découvre aussi la grande importance de la durée et de l'humilité. On ne peut pas gommer les différences entre nous et les personnes logées, et le "vivre avec" évolue. Il reste toujours une différence, mais elle n'est plus du même ordre.

La compétence des bénévoles est aussi importante. Si on a une certaine exigence avec soi-même, on peut être reconnu et cela nous donne droit à une participation active dans certaines institutions. À nous de trouver la juste place, toujours en ayant le souci de ne pas desservir les personnes logées.

Je découvre aussi une grande importance de l'ouverture aux autres associations. On ne peut pas rester seul à œuvrer dans son coin et le rapport délicat avec les autres, style Secours catho, est très important. Même si on assiste à des situations regrettables (exemple du Secours catho qui apporte un colis alimentaire à une de nos familles, accompagné des policiers municipaux car la famille a une réputation "violente"...).

Et Dieu dans tout ça, et Jésus-Christ ?

J'ai la chance de faire partie d'une équipe de la Communauté Mission de France. Mon engagement va plus loin que ma personne. Ça regarde toute l'équipe. Je ne suis pas là à mon propre compte, et ça regarde l'Église aussi. Ce que je partage avec mon équipe m'engage, me pousse à être cohérente, et engage l'équipe dans ce qu'elle a à rendre compte de la présence aux plus pauvres.

Le contact avec les personnes logées me montre à la fois la fragilité de l'homme, sa vulnérabilité, mais aussi l'incroyable force qui est au fond de chacun. Mon rôle de bénévole accompagnant est de permettre à chacun de pouvoir exprimer cette force, cette volonté de combattre qui est en lui, et qui bien souvent est enterrée et invisible (mon rôle d'institutrice est semblable à ça aussi !).

Je découvre à travers le visage des personnes logées, un visage de Dieu bien différent de celui que je m'étais forgé. Je pense pouvoir dire que je passe d'un Dieu pourvoyeur à un Dieu à pourvoir. Peu à peu, découvrant la faiblesse de ce Dieu, je découvre aussi combien il a besoin de moi. Bien



sûr, il va faire ce que je ne suis pas en mesure de faire : il est Dieu, après tout ! mais il me demande de me mettre au travail, il a besoin de moi pour continuer son élan créateur. « *Que ton règne vienne* ».

L'image du Royaume de Dieu, à travers la parabole de la semence qui grandit, c'est tout à fait ça : la graine est semée, elle nous est confiée, mais c'est à nous de la faire grandir. Et faire naître le Royaume de Dieu, c'est faire naître Dieu aujourd'hui. Je redécouvre un sens à la fête de Noël : ce n'est pas Jésus le Christ qui est né il y a 2000 ans et dont on fête l'anniversaire, mais c'est nous qui faisons naître Dieu aujourd'hui dans notre monde. Fêter Noël, c'est faire naître Dieu.

Quand je dis dans le Notre Père « *que ta volonté soit (fête), euh... faite* », cela ne veut pas dire « *Fais ce que tu veux, Seigneur, et ce sera*

bien ! », mais cela veut dire : « *Que je fasse ta volonté, Seigneur → qu'elle soit faite par moi, par nous* ».

Depuis très longtemps, cette autre parole du Christ me parle beaucoup : « *Je te rends grâce car ce que tu as caché aux riches et aux savants, tu l'as révélé aux tout petits* ». Je sens aujourd'hui que cette parole prend chair et m'habite encore plus depuis que je croise les personnes logées. Et, à côté d'elles, je me sens parfois bien petite, comme le jour où Amalia est venue me parler dans le jardin ; il faisait chaud et, au moment de partir, elle m'a demandé un verre d'eau ! Sacré verre d'eau, si symbolique. Moi, avec toute ma bonne volonté, mes discours et mes belles actions, je n'ai même pas su lui offrir ce verre d'eau...

Seigneur, n'hésite pas à me dire « *Donne-moi à boire* ». •

Craquements

par Alain LE NÉGRATE
prêtre de la Mission de France

De mémoire d'hommes on ne se rappelle pas qu'autant de nationalités, de langues et de cultures différentes aient été conduites – en temps de paix – à s'entasser comme dans les concentrations périurbaines appelées banlieues.

Depuis vingt ans, Alain Le Négrate vit dans ces lieux, à l'écoute attentive de ce qui y germe, en particulier du côté des jeunes des cités. Il a aussi une part d'activité pastorale, il vit et travaille en Seine-saint-Denis.





Là où les gens vivent mal

- (1) B. Legrand, membre d'une équipe Nouvel Horizon de la Mission formée d'anciens prêtres-ouvriers. Fraiseur à Paris puis à Asnières, il s'est ensuite investi dans sa cité en créant en 1984 l'Étrier, une entreprise intermédiaire, à Gennevilliers.
- (2) Historiquement au 12^e siècle, ban-lieu désigne le territoire d'environ une lieue autour d'une ville sur lequel s'étend le ban. Le ban (au sens où on publie les bans avant un mariage par exemple) signifie la juridiction d'une autorité, à la fois l'acte de proclamation et le domaine géographique de son application.
- (3) Le 115, avenue des Grésillons à Gennevilliers. Numérotée dans l'allée des Rosiers depuis quelques années, pour les résidents c'est toujours le 115.

« *Aujourd'hui les banlieues, c'est là où les gens vivent mal* » dit Bernard Legrand ⁽¹⁾, donnant une définition collant d'assez près à la réalité exprimée par le trop célèbre "malaise des banlieues" ⁽²⁾. Depuis 25 ans Bernard vit et agit dans la cité du 115 ⁽³⁾. Aujourd'hui c'est comme un gros village où la vie des familles s'est quand même améliorée. Une réhabilitation a cassé les grands logements pour que les gens vivent moins entassés. La génération issue de l'immigration accueille moins d'enfants que les premiers immigrés, maîtrise bien le français et contrôle donc mieux les jeunes. Dans cette cité de dimension raisonnable, la disposition des bâtiments autour d'une cour intérieure facilite les rencontres. Les gens se connaissent et tout se sait. « *Quand un jeune sort de prison, on sait que les emmerdes vont reprendre* », dit Bernard. Mais la mixité sociale ne se fait pas bien malgré les efforts de la mairie et de l'amicale des locataires. D'une part la population se compose essentiellement d'arabes maghrébins dans plusieurs cages d'escaliers, et d'autre part la mixité ne se concrétise ni dans les activités communes ni dans l'émulation interculturelle. Ainsi, à la fin des années 1980, une salle d'activités pour les jeunes, prêtée pour la prière pendant le ramadan, n'a jamais été rendue à l'association qui la gérait au prétexte qu'elle était devenue "maison de prières". Toute tentative d'arrangement à l'initiative du bailleur et de

l'association est restée vaine. L'un et l'autre se sont écrasés pour préserver la paix sociale avec le sentiment d'avoir été mis devant un fait accompli. Parmi les pratiquants musulmans, quelques Français de souche convertis se distinguent, mais pas une seule fille ne fréquente le lieu de prières.

Depuis la “marche des beurs” de 1983 ⁽⁴⁾ pour l'égalité et contre le racisme jusqu'à l'autre marche “Ni putes ni soumises” ⁽⁵⁾ des femmes contre le ghetto et pour l'égalité, la vie dans les banlieues a indiscutablement évolué, le temps d'une génération. Si, comme à Vénissieux ou à Gennevilliers, les barbus de l'islam ont fait mieux que les éducateurs de rue ou de prison pour apaiser certains quartiers dits difficiles, les filles n'y ont pas vraiment gagné.

De la lutte sociale à la fracture sociale

Dans les années 1920, la population de la banlieue parisienne augmente fortement, se politise et dessine la ceinture rouge. Les années d'entre-deux guerres, la technique de construction en béton permet de commencer à bâtir des premiers ensembles. Rapidement, la ville moderne prend une forme anarchique sous la poussée de l'industrialisation. En 1947, l'État garantit les prêts pour la construction des HLM et harmonise au

- (4) Aux Minguettes à Vénissieux où vivent 4 000 chômeurs, Toumi Djaïda est blessé par un policier. Une marche pour l'égalité et contre le racisme est organisée de Marseille à Paris. Parmi les inspirateurs de la marche des beurs Christian Delorme, “curé des Minguettes”, et le pasteur Jean Costil. À l'arrivée à Paris on compte 100 000 personnes. Mais le “mouvement beur” s'épuise rapidement ; l'année suivante Convergence 84 réunit peu de monde. De là naissent les associations France Plus et SOS Racisme et son slogan “Touche pas à mon pote”.
- (5) La “marche des femmes des quartiers pour l'égalité et contre le ghetto”, organisée en février-mars 2003 marque la prise de conscience de la dérive de trop de cités vers le ghetto ; les filles en sont les premières victimes. En octobre 2002 à la cité Balzac à Vitry, Sohane, 18 ans, est brûlée vive dans une cave pour avoir refusé un viol collectif. Cf. le livre de Samira Bellil *Dans l'enfer des tournantes* (Denoël 2002). La marche des femmes rassemble 30 000 femmes des cités le 8 mars 2003 à l'initiative de Fadela Amara, présidente de la Fédération des Maisons des potes.

- (6) Les bidonvilles en région parisienne sont surtout ceux de Nanterre et de Saint-Denis - Aubervilliers.
- (7) Alain Touraine a décrit l'événement "théorique" de ce passage en parlant du passage d'une société verticale, ou encore société de classes, à une société horizontale où l'important est de savoir si on est au centre ou à la périphérie. Dans ce paradigme, les problématiques de lien social, d'exclusion, d'échecs etc. dominant. cf. A. Touraine *Face à l'exclusion*, Esprit n° 169, février 1991.
- (8) Michel Rocard souhaitait un *New Deal* pour les banlieues ; après lui Jean-Louis Borloo parle d'États Généraux des quartiers.

niveau national l'aménagement périurbain des ZUP et des zones industrielles. Sortent de terre de grands ensembles de logements sociaux pour accueillir des ruraux, les rapatriés d'Afrique du Nord et pour reloger les occupants des bidonvilles ⁽⁶⁾ et plus tard les travailleurs étrangers. Les ouvriers dont les revenus augmentent accèdent à un certain niveau de confort : l'eau chaude, la salle de bains, les toilettes privées et le chauffage central. Au milieu des années 1970, les licenciements économiques de grande ampleur et les luttes ouvrières dures mettent fin à la période glorieuse. La crise du monde du travail fait émerger la catégorie des immigrés à côté de celle des ouvriers dans les banlieues qui, de lieux de la lutte sociale, se métamorphosent en banlieues de la fracture sociale ⁽⁷⁾. Des problèmes se concentrent dans certaines zones périurbaines ; la ghettoïsation et le pourrissement rapide de certaines cités n'ont pas été anticipés. À partir de 1981, une "politique de la ville" associe les régions et l'État dans une série de mesures repérables par les sigles tels que les DSQ, les ZEP etc. qui s'avèrent insuffisantes. Les hommes politiques, peut-être sincères, en appellent aux grands moyens qu'on attend toujours pour corriger les erreurs d'urbanisme ⁽⁸⁾. En attendant, il y a des gens sur le terrain, acteurs résistants contre l'illusion d'une transformation totalement venue d'en haut, de l'État. Les relais associatifs et toute forme de vie citoyenne témoignent que, sans un pari sur la société civile et les organisations de proximité, comités, syndicats, clubs etc., les banlieues deviennent totalement invivables.

Femmes médiatrices

« *Ici on prépare l'avenir* », dit Jean-Claude d'Arcier ⁽⁹⁾ en désignant un ensemble de cités voisines à Pantin-Bobigny. Les cités, miroir des contradictions du système économique et social de notre moment, seraient comme autant de laboratoires à ciel ouvert où l'on expérimente la société de demain par la rencontre des cultures tout en bas de l'échelle sociale.

La cité des Courtilières forme un serpent de bâtiments pas très hauts autour d'un parc paysager. Des Français, des Portugais et des Espagnols, puis les Maghrébins s'y sont installés d'abord, attirés par les ateliers de l'Illustration, la célèbre revue ⁽¹⁰⁾. Dans les années 1950, les habitants s'organisent pour améliorer la vie, transformer les chemins boueux en routes, obtenir une école et des moyens de transport. Un prêtre achète une baraque de chantier. Pendant dix ans ce pasteur baptise, fait le catéchisme, contribue à donner une âme au quartier. Une nouvelle église en dur remplace la petite chapelle ; des ouvriers de la cité participent à la construction de l'église de Tous les Saints, inaugurée le 1^{er} novembre 1967. Puis l'élan de ce quartier effervescent tombe. Sensiblement au même moment, un afflux d'immigrés à la suite des mesures de regroupement familial ⁽¹¹⁾ et la grave détérioration de l'emploi dans le département du 93 mettent un terme à la période faste. L'Illustration ferme dans les années 1980, les locaux rachetés par la SEP ⁽¹²⁾ sont bientôt laissés à l'abandon. Ils servent de décor au film *Petits frères* ⁽¹³⁾ où l'on voit la réalité brute de ces

(9) Jean-Claude Faivre d'Arcier, curé en Mission ouvrière à Tous les Saints à Bobigny, en limite de Pantin, vit dans le quartier des Courtilières depuis 1995.

(10) Revue fondée en 1843. Dans un but de rationalisation économique, son équipe dirigeante regroupe en 1933 les services de direction, de rédaction, d'administration et d'impression à Bobigny.

(11) Après la suspension des flux d'immigration de travailleurs salariés survenue en 1974, le droit au regroupement familial a été réaffirmé en France par une décision du Conseil d'État en 1976.

(12) SEP: Société européenne de production.

(13) *Petits frères* film de Jacques Doillon, 1998, tourné dans la cité des Courtilières et les locaux de l'Illustration.



- (14) Les Femmes médiatrices, une association nationale pour la médiation entre femmes immigrées pour s'entraider dans les démarches auprès de l'administration. Elles accompagnent les femmes, font de l'alphabétisation etc.
- (15) Il serait plus juste de dire les Églises car, à Pantin, Corinne Akli, pasteure issue elle-même de famille kabyle, porte fortement le souci du lien social, en éducatrice remarquée.
- (16) En décembre 1989 est créé un Haut Conseil à l'intégration pour donner son avis et faire toute proposition utile, à la demande du Premier ministre ou du Comité interministériel à l'intégration, sur l'ensemble des questions relatives à l'intégration.

locaux ouverts à tout vent, en particulier au trafic de drogue et aux combats de pitbulls. La ville de Bobigny et le département décident d'y installer une extension de l'université voisine et de la faculté de médecine attenante à l'hôpital Avicenne. Aujourd'hui dix mille étudiants voisinent avec la population des cités du Pont-de-pierre et des Courtilières. Jean-Claude porte le souci de créer des liens entre tout ce monde. Pour l'instant il n'y a ni bistrot, ni librairie, ni commerces de proximité. Le restaurant universitaire, manifestement trop petit, donne aux "Femmes médiatrices" ⁽¹⁴⁾ de la Maison de quartier l'idée d'ouvrir des petits restaurants pas chers. Déjà le directeur d'Avicenne a rencontré ces femmes qui l'ont convaincu de leur ouvrir les portes de l'hôpital. Certains malades à qui elles apportent une nourriture à leur goût en leur parlant dans leur langue s'en trouvent mieux. La rencontre inter-culturelle se fera à condition de prendre les moyens de la faire. Parmi d'autres acteurs, l'Église ⁽¹⁵⁾ possède des atouts et peut créer des occasions de rencontre, favoriser l'intérêt pour l'autre et travailler sur les différences.

Nos ennemis intimes

Depuis longtemps déjà le mot-clé sur lequel se cristallisent tous les débats relatifs à la rencontre nécessairement conflictuelle des cultures est le mot d'intégration ⁽¹⁶⁾. Pour les uns, ce terme ambigu est synonyme d'assimilation, selon le modèle déjà éprou-

vé de la tradition française, dit-on ⁽¹⁷⁾. Depuis la Révolution, l'histoire de la République française a clarifié l'espace public. Entre la société civile d'un côté, composée de citoyens libres et égaux en droit, et l'État garant de "liberté, égalité et laïcité" de l'autre côté, il n'y a aucune place pour des corps intermédiaires que seraient les communautés ethniques ou religieuses ⁽¹⁸⁾. Si intégration il y a, c'est directement à la communauté nationale. Ainsi va la nation citoyenne française dont l'idéologie anti-communautariste est quand même mise à mal dans les banlieues où l'on voit peu coaguler l'"union nationale" dont la classe politique se gargarise.

Il y a loin de la foule à un peuple. En régime laïc et républicain le parcours entre ces deux pôles n'est autre que celui de la citoyenneté. En première approximation, si l'on définit le citoyen comme le contraire d'un assisté, il faut bien remarquer que la citoyenneté s'est refroidie. Or on ne crée pas le ciment qui manque à la nation par des mesures et des lois. R. Debray dit qu'il faut une religion – étymologiquement ce qui relie –, à savoir un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, car « *les humains ont besoin d'être rattachés à plus grand qu'eux* » ⁽¹⁹⁾. Son diagnostic selon lequel manquent des récits lyriques, des mythes et un point de transcendance à l'État républicain rejoint quelques autres points de vue. L'idéal républicain s'est forgé sur le modèle de l'Église catholique en s'y opposant. Serait-il mis à mal au moment précis où l'Église, son autre, perd de sa force et de sa substance ? ⁽²⁰⁾ Mais il n'y a pas

(17) C'est l'idée défendue par exemple par H. Kaltenbach et M. Tribalat, membres du Haut conseil à l'intégration, dans *La République et l'islam*. Gallimard 2002, 338 p.

(18) Les lois de la Séparation de l'Église et de l'État de 1905 ont fait basculer définitivement l'Église catholique du côté de la société civile, décision entérinée par la création des associations diocésaines en 1924.

(19) Régis Debray *Ce que nous voile le voile* Gallimard, 2003 p. 34.

(20) Voir Marcel Gauchet dans *La religion dans la démocratie* Le débat, Gallimard 1998, 129 p. où il défend que l'ébranlement de la laïcité est en France corrélatif d'un affaiblissement des Églises, car l'histoire de la laïcité est intimement liée à l'histoire de l'État.



ici lieu de s'étendre sur les conditions de définition de l'espace de la laïcité.

Il y a tout de même le phénomène ethno-français des pseudo-cultures *rebeu* et *renoi*⁽²¹⁾, des “presque-bientôt-français”, témoin de la difficulté à plier la réalité aux désirs impatients de l'opinion intégrationniste qui, comme pour masquer la difficulté, parle de blocage de l'intégration. À écouter de plus en plus d'auteurs issus de l'immigration sur leur ethnicité, la revendication récente à une identité plurielle, composite, composée ou multiple revient comme un leitmotiv⁽²²⁾. En réalité l'acculturation, à savoir l'adoption des données de la culture du pays d'accueil par les populations étrangères prend du temps – plusieurs générations – et ne se fait pas sans heurts. L'égalité des droits entre les nationaux et les étrangers n'est jamais gagnée, c'est un combat auquel prennent part de dangereux démons, comme on le voit, par exemple, dans la discrimination à l'emploi dont sont victimes les faciès avec un air de “pas d'ici”. Malgré tout, selon les chiffres de l'INED, un garçon sur deux et une fille sur quatre, enfants d'immigrés maghrébins, se marient avec un conjoint français de souche⁽²³⁾. Mais ils sont en quelque sorte nos “ennemis intimes”⁽²⁴⁾ tant le métissage fait difficulté. « *Plus l'autre devient semblable, plus sa proximité irrite son hôte et l'indispose. Le rejet s'exacerbe proportionnellement à la progression de l'intégration... Plus l'étranger est proche, plus il devient angoissant, car agent de métissage* »⁽²⁵⁾.

(21) En verlan *rebeu* pour arabe (ou beur), *renoi* pour noir.

(22) cf. par exemple Amin Maalouf *Les identités meurtrières* Grasset, 1998, 211 p.

(23) INED, chiffres de 1997.

(24) selon l'expression de Patrick Rotman dans *L'ennemi intime* Le Seuil 2002 (sur la guerre d'Algérie, de 1954 à 1962).

(25) Azouz Begag *L'intégration* Le cavalier bleu, 2003, 122 p., page 38.

La ville et l'individu

La génération numéro deux sort très doucement des banlieues. Exclusivement urbaine, elle est façonnée par la ville génératrice de l'individu autonome. Thierry Paquot a tenté de décrire l'apparition du citadin, l'*homo urbanus*. L'individualisme pensé et revendiqué au moins depuis 1968 est souvent mis en lien étroit avec le terreau chrétien où il fleurit. Ceci est juste à condition de préciser que la ville et la foule forment son milieu naturel. Extrait de la tribu, du clan ou de l'ethnie, l'individu émerge dans la ville. « *L'individu a mis plusieurs siècles à s'auto-construire, en Occident, malgré deux alliés de taille : le christianisme et la ville* »⁽²⁶⁾.

Sous la pression de facteurs essentiellement économiques, la civilisation urbaine qui s'étend sous toutes les latitudes répand la révolution silencieuse du sujet, le "je", la personne, l'acteur qui s'affranchit des règles de la communauté et souvent des croyances religieuses. Dans les banlieues, cette "laïcisation rampante"⁽²⁷⁾ s'opère parfois avec douleur lors de l'affirmation de la sphère du privé. Nous sommes témoins de ce qu'expriment surtout les jeunes filles⁽²⁸⁾. Beaucoup plus exposées que leurs frères au déchirement que provoquent les tensions paradoxales entre la fidélité aux traditions coutumières et l'injonction à s'émanciper, certaines filles issues du monde musulman maghrébin, turc et africain commencent à écrire : « *Dans les familles maghrébines, on parle toujours de soi*

(26) Thierry Paquot *Vive la ville !*
Panoramiques-Corlet 1994, 285 p.,
page 17.

(27) L'expression est de T. Paquot.

(28) L'exemple de ma voisine de 22 ans que les parents toucouleurs décident de marier en la donnant pour coépouse à un Sénégalais beaucoup plus âgé qu'elle. Trop respectueuse de ses parents qu'elle ne comprend pas mais qu'elle ne peut pas renier, elle pleure abondamment le jour du mariage dont le premier acte est l'examen de sa virginité par deux femmes de sa tribu dans notre cité. Après quelques mois, les parents comprennent que "l'amour n'est pas venu" et, devant la souffrance de leur fille aînée, décident de rompre avec la tradition.



- (29) Souâd Belhadad *Entre-deux je ?* Éditions Mango 2001, 163 p., page 29.
- (30) Voir par exemple Nacira Guénif Souilamas *Des beurettes* Grasset 2000, Hachette 2003, 363 p.

au pluriel... Née dans une culture qui, non seulement, ignore la première personne du singulier mais la considère même suspecte, ai-je bien le droit de me sectionner du " nous " pour dire "je" ? N'est-ce pas un peu comme trahir ses origines, vouloir se séparer du groupe ? » ⁽²⁹⁾. Soumises à un écartèlement qui leur enjoint de se défaire d'une différence culturelle à laquelle elles sont toujours rappelées, ces filles s'efforcent de se frayer un chemin de réalisation personnelle ⁽³⁰⁾.

Mémento des morts et des vivants

Amsatar, Hatmane, Ouassini, Abderrahmane, Abdelhamid, Farid et Nassim, Fred, Abdoulaye, et j'en oublie. Cette litanie de vrais prénoms n'est pas là pour faire exotique. Chacun de ces hommes jeunes que j'ai connus est décédé de mort violente et hélas, prévisible. Parfois leur disparition a valu momentanément la paix dans la cité où nous vivons. Mais on ne peut jamais se réjouir de la paix des cimetières. Prévisible, leur disparition l'est par les fausses routes empruntées, des routes tortueuses vers les mirages de "la thune", la valeur des valeurs affichée de nos sociétés qu'est l'argent, mais déconnectée de la notion de travail.

Pourtant les banlieues, ce n'est pas que la jungle. Des jeunes issus de l'immigration en sortent avec des diplômes universitaires ; ils ne sont pas encore assez nombreux. D'autres méritent toute l'attention des acteurs sociaux, professionnels et surtout

- (31) Hamid n'a jamais connu son père, mort avant sa naissance. Mariée une seconde fois, sa mère est venue en France en le laissant se débrouiller seul au soleil, sur les toits de la casbah d'Alger. Venu à l'âge de 13 ans la rejoindre à Asnières, le préado est vite tombé dans la drogue dure. Un gros trou noir de six années entache son C.V. Pour grandir vers l'âge adulte, sa mère ne peut pas vraiment

bénévoles, afin d'épauler tous ceux qui ont besoin de l'aide aux devoirs parce que chez eux, les parents ne sont pas en mesure de garantir leurs résultats scolaires. Comme Mehdi. Il a aujourd'hui vingt ans et vit en cité depuis que ses parents sont venus de Souk-Ahras quand il avait quatre ans. Il a choisi la voie étroite des petits boulots après une scolarité sans éclat. Magasinier, agent de tri et ce que voudra son agence d'intérim, il s'échine à frapper à toutes les portes de son avenir. Les galériens, pour lui, sont « *ceux qui ont dévié* ». Arabisant, né dans le même village que Saint Augustin, il a échappé aux boulevards de la perte, sans savoir pourquoi. Grâce à ses parents sûrement, mais aussi à l'école, à David son ami portugais depuis toujours peut-être. Cet homme, aguerri dans un milieu non protégé, s'est armé de repères sûrs sans le savoir. Comme bien d'autres jeunes des cités, il donne grand espoir pour l'avenir. Cela non plus, il ne le sait pas. Et il y a d'autres bien vivants de la même cité : Hélène, animatrice sportive, Magali en maîtrise d'histoire, Karamoko policier. Il y a même les revenus de l'enfer de la "came", des casses et de la prison à répétition : Hamid, la quarantaine, vivant comme un moine maintenant ⁽³¹⁾, Faouzi la quarantaine aussi, rangé, devenu chrétien et luttant contre le sida depuis vingt ans, Akim marié et père de trois enfants à Oran, etc.

Tout le monde a vu au "vingt heures" les violences ordinaires des banlieues. Il y a, dit-on, risque d'explosions, surtout dans les grandes agglomérations autour de Paris, Lyon, Lille, Strasbourg et

l'aider, elle a cinq autres enfants. Elle n'est jamais allée à l'école et on l'a mariée à l'âge de 16 ans la première fois. Alors la loi de la jungle est le seul repère de l'enfant sauvage et dur. Il faut de l'argent, et dans l'urgence il est bien plus facile de voler les petites gens que les banques. La loi de la rue vaut aussi en prison. « *Tu dois être bien habillé, tu dois avoir de l'argent et payer ta quote-part à ton tour. Il y a du business en prison, si tu n'y prends pas ta part, t'es une merde* », précise-t-il.

À la sortie de son dernier séjour en prison, rongé par sa propre histoire et la difficulté à en sortir, il est hospitalisé pour une perforation de l'estomac. « *Tous ceux qui touchent à la drogue, qu'ils soient nés ici ou ailleurs, ont une histoire qui les ronge de l'intérieur* », dit-il maintenant.

Hamid a trouvé des ressources pour sortir de l'engrenage et entrer dans l'univers des autres – les gens honnêtes comme il dit – par le théâtre, par le sport et surtout grâce à ceux qui ont cru en lui et avec lui.

Il a trouvé des emplois d'animateur auprès des jeunes de cité. Il voudrait transmettre sa vie, sa conversion de vie, pour sauver d'autres, les plus jeunes. À l'aide d'un atelier de théâtre, s'il trouve quelques appuis.



Marseille, comme les poussées de violences qui ont fait connaître le Val-Fourré à Mantes, la Grande-Borne à Grigny, le Mas-du-taureau à Vaulx-en-Velin, etc.

On voudrait tant que ces fracas soient en définitive les craquements non pas d'apocalypse mais de germination. Car en définitive, ça n'explose pas autant qu'on pourrait le craindre. Peut-être que, envers et contre tout, ça pousse ? •

Vivre ensemble en banlieue au Brésil

par François LEWDEN

François Lewden, 62 ans, est prêtre Fidei Donum du diocèse de Bordeaux, au Brésil depuis 1981. Vivant en favela, chargé de communautés ecclésiales de base et ayant été prêtre-ouvrier dans la métallurgie, il est également au Conseil municipal du logement à Belo Horizonte, dans l'État du Minas Gerais.

LA marginalisation des banlieues n'est pas une nouveauté, dans n'importe quel pays ou continent. En Amérique Latine et spécialement au Brésil, elle est médiatisée par le mot favela.

Au début, on pourrait traduire par "bidonville", c'est-à-dire une agglomération d'abris constitués par toutes sortes de matériaux de récupération dans lesquels vivent des personnes en général déracinées. Mais peu à peu, d'habitude, ces gens tissent des liens, améliorent leur niveau de vie et la favela s'urbanise.

Vivant au milieu d'eux depuis près de vingt-cinq ans à Belo Horizonte, d'abord avec



une équipe de la Mission de France et maintenant seul depuis quelques années, je voudrais parler un peu de leur vie commune et des évolutions que je ressens ces dernières années, présentant un témoignage personnel beaucoup plus qu'une analyse sociologique.

Il est rare que les gens s'installent dans une favela sans y avoir des relations, c'est-à-dire d'autres parents ou amis originaires du même village. Au début, ils se partagent le terrain occupé et chacun commence à se débrouiller pour construire sa baraque et chercher des moyens de survivre. Mais la vie commune n'est pas simple : dans certains cas, il y a une certaine entraide et solidarité ; en même temps, surgissent des divisions profondes pour toutes sortes de motifs : disputes entre les enfants, musique trop forte à toute heure du jour ou de la nuit, drogue, prostitution, etc.

La dimension religieuse est omniprésente au Brésil et, dès que surgit une favela, les églises fondamentalistes d'origines nord-américaines apparaissent, construisent une petite baraque et provoquent les premiers rassemblements. Elles séduisent facilement des gens sans formation par

leurs convictions pour lire la Bible d'une manière extrêmement simpliste mais aussi par leur qualité d'accueil bien différent de l'anonymat des grandes paroisses urbaines.

Les catholiques plus convaincus fréquentent la paroisse locale et vont ensuite, avec en général un temps de retard, former une petite communauté et bâtir une chapelle. C'est souvent à partir d'eux que vont se révéler des leaders et qu'une partie des habitants – presque toujours une petite minorité – va commencer à se préoccuper des problèmes collectifs : crèches pour les enfants dont les mères travaillent et dont la garde par des parents ou voisins commence à poser des difficultés ; scolarisation plus proche pour les enfants dont le nombre augmente rapidement ; ensuite électrification, adduction d'eau, égoûts, goudronnage des rues ou ruelles ; demande d'un dispensaire ou d'une aire de loisirs.

En effet, lorsque les pouvoirs publics ne peuvent éviter l'occupation d'un terrain et le surpeuplement d'une favela, ils n'offrent aucun service s'ils n'y sont pas plus ou moins contraints par la pression collective des habitants. Lorsque ceux-ci

ont transféré leur carte d'électeur à leur nouvelle adresse, ils arrivent assez souvent à recevoir une aide individuelle d'un des innombrables candidats aux élections. Celle-ci dépanne quelques familles mais ne résout rien au niveau collectif.

Les choses commencent à changer quand naît une association de quartier, dans la majorité des cas à partir de ces leaders naturels plus ou moins liés à l'Église catholique. Mais ceux-ci souvent ne sont guère préparés et le clergé local n'a ni le temps ni la compétence pour les accompagner. Ils sont donc une proie facile pour les partis de gauche ou d'extrême gauche qui apparaissent rapidement pour les soutenir et les former (ou déformer !).

De toutes façons, c'est en général à partir d'un minimum d'organisation collective que les choses commencent à changer et que la mairie, surtout à l'approche d'échéances électorales, se sent obligée d'entreprendre ce qu'on appelle l'urbanisation des favelas.

Ces dernières années, avec l'arrivée de la gauche au pouvoir dans beaucoup de grandes villes, est apparu le "budget participatif" : à partir

d'un système assez compliqué, tous les habitants – et pas seulement les leaders – sont invités à se mobiliser pour choisir les investissements prioritaires. Bien que ne concernant qu'une petite partie du budget municipal (autour de 5 %), cette initiative a sans aucun doute développé la citoyenneté de bon nombre d'habitants des banlieues qui sentent qu'ils ont un peu voix au chapitre. Auparavant, cet argent était distribué aux conseillers municipaux qui l'utilisaient surtout pour préparer leur réélection.

À Belo Horizonte, ce système a commencé à être implanté depuis onze ans. Réellement les favelas dont les habitants ont participé ont bénéficié de travaux d'urbanisation bien plus importants que celles où les gens sont restés passifs.

Dans le cadre d'un bref article, il est difficile d'expliquer les mécanismes de cette participation mais, outre que les gens découvrent un peu la complexité des rouages de l'administration, une partie d'entre eux s'initie aussi à la participation politique : il ne suffit pas de crier et de revendiquer, il faut en même temps apprendre à négocier, soit à l'intérieur de la favela car il y a souvent des



intérêts divergents, soit avec les quartiers voisins car la somme à partager entre tous est assez restreinte.

Il y a aussi une autre forme intéressante de participation populaire : les conseils. En plus du Conseil Municipal élu au suffrage universel, comme cela existe dans beaucoup de démocraties, il y a un grand nombre d'autres conseils pour toutes sortes d'autres secteurs : enfance, 3^e âge, éducation, habitation, transport, santé, etc. Certains sont prévus par la Constitution, d'autres ont été proposés par la Mairie. Il y en a qui sont consultatifs et d'autres délibératifs. À Belo Horizonte, on en compte une trentaine dont les membres ont, en général, été choisis au cours de rencontres qui commencent dans les quartiers, puis dans les arrondissements et enfin au niveau municipal.

La plus grande partie des élus dans ces conseils provient des quartiers pauvres : leurs habitants ressentent davantage le besoin de s'unir pour défendre leurs droits ou leurs intérêts. Pour les autres, il est souvent plus facile de s'en sortir seuls.

Malheureusement, le système s'use. Alors que près de 20 % de la population économiquement active de Belo Horizonte est au chômage, beaucoup de ces leaders communautaires reçoivent, pour eux ou pour des parents et amis, des propositions d'emplois au service de la mairie ou de partis politiques. Difficile de refuser ! Ensuite la tentation est grande de défendre davantage les intérêts de l'employeur et d'oublier la base.

Un exemple : je suis membre depuis deux ans du conseil municipal du logement. Nous sommes une trentaine de membres dont dix représentant les habitants des banlieues. Sur ces dix, je suis maintenant le seul à ne pas être rémunéré par la mairie ou par un parti politique !

Une autre question débattue actuellement : quelle est la meilleure solution, urbaniser les favelas ou construire des habitations de type HLM ? Pas facile de répondre car les favelas font partie du paysage urbain au Brésil. Les classes moyennes y puisent une main d'oeuvre à bon marché (OS., balayeurs, employées de maison, etc.) qui n'a pas besoin de payer un loyer, sans parler des

trafiquants qui peuvent ‘travailler’ dans une relative impunité. Les pauvres pensent que c’est leur habitat naturel, au point qu’ils ne citent jamais le logement quand on les questionne sur les principaux problèmes qu’ils affrontent. Au contraire du droit à la santé ou à l’éducation, le droit au logement n’est pas encore entré dans la culture brésilienne.

Les études sur les problèmes sociaux des favelas ne manquent pas mais curieusement leur coût économique n’a jamais été évalué. Près du centre-ville où j’habite, on rencontre maintenant dans les favelas des densités de population supérieures à 100 000 habitants au Km² !

Pour ma part, sans être un spécialiste, je défends au Conseil Municipal la thèse que les favelas, même urbanisées, coûtent plus cher que des HLM. Ici comme il n’y a pas besoin de chauffage, on peut construire des appartements à bas prix : pour 50 M², on peut tourner autour de 4 000 euros, moins cher qu’une petite voiture qui vaut environ 4 500 euros. Je n’ai jamais été contredit mais je reste une voix qui crie dans le désert, au moins à Belo Horizonte !

De toutes façons, même dans les favelas dites urbanisées, les gens ne se sentent jamais traités comme des citoyens à part entière. La plupart des maisons restent insalubres, avec de graves conséquences sur l’état sanitaire de la population. À l’école ou pour chercher du boulot, la discrimination est omniprésente, même si elle est souvent inconsciente. Un exemple vécu ces jours-ci : dans la favela où j’habite, un trafiquant a tiré une balle de revolver à 10 mètres du dispensaire et les fonctionnaires ont fait trois jours de grève pour défendre leur sécurité ; dans l’hôpital tout proche mais qui n’est pas dans la favela, une infirmière a été atteinte au bras quelques jours après et personne n’a parlé de faire grève pour le même motif.

À l’intérieur de l’Église catholique, on ressent aussi ces différences : à Belo Horizonte, dans toutes les favelas, les services prêtés par les paroisses sont toujours inférieurs à ceux de l’église principale, même quand le nombre des participants est à peu près égal. Dans le diocèse, 20 % de la population vit dans les favelas mais seuls deux prêtres y habitent.

Malgré tout ici, durant ces dernières années, la vie des habitants des favelas s'est grandement améliorée, grâce à l'intervention des pouvoirs publics et surtout à partir de la lutte infatigable de militants, souvent chrétiens, qui ont grandi et se sont sentis pleinement citoyens.

Mais la violence ne cesse de croître à cause du trafic de la drogue et de la concentration de population. À Belo Horizonte, le nombre d'hom-

cides par an est passé de moins de 200 à plus de 1 000 par an durant la dernière décennie. 80 % d'entre eux ont lieu dans les favelas.

Si l'on veut que tous ces habitants "aient la vie et la vie en abondance" (Jo 10,10) conforme au projet de Jésus-Christ, et qu'ils soient pleinement citoyens, il me paraît nécessaire d'empêcher la naissance de nouvelles favelas et de prévoir la destruction progressive de celles qui existent. •

L'expérience Plein Vent à Cergy Saint Christophe

**Antoine, 32 ans, est responsable
du Service-Jeunes de la
Communauté Mission de France.
Il a été auparavant responsable
chez les Scouts de France.
Il témoigne de son expérience
du scoutisme en banlieue.**



par Antoine LONGEVIALLE

LORSQUE Baden Powell crée le scoutisme en 1907, il le destine aux jeunes désœuvrés de la banlieue londonienne. Au début des années 1990, les Scouts de France font le pari de réinvestir les banlieues populaires : ils mettent en place les actions “Plein Vent”.

En 1995, responsable scout dans un groupe Scouts de France classique, je suis invité à m’impliquer dans l’animation d’un groupe Plein Vent sur le quartier de Cergy Saint Christophe (dans le Val d’Oise), un quartier dit “difficile”.

La banlieue difficile, je ne la connaissais que par l’image très négative qu’elle traîne, l’image véhiculée par les médias. Cette réalité m’intriguait et c’est certainement en partie par défi à moi-même,



pour voir si j'étais capable de me confronter à cette banlieue, que j'accepte cette proposition. De 1995 à 2001, je prends donc la responsabilité de l'organisation d'activités de scoutisme (animations à la maison de quartier et séjours campés), de l'accompagnement et de la formation des animateurs.

Un autre monde

C'est une banlieue humaine que je découvre, avec des difficultés mais aussi des habitants qui s'investissent ; des parents qui s'inquiètent et qui s'intéressent à leurs enfants, à leur quartier ; des gens qui organisent des fêtes de quartier... Un cœur qui bat.

Mais des difficultés accompagnent cette vie, des difficultés que je ne connaissais pas. Ici, les jeunes vivent dans un autre monde, avec d'autres règles, avec d'autres relations interpersonnelles.

Dans le quartier, la préoccupation est à la survie et pas au savoir vivre. En ce qui concerne la loi, c'est souvent celle du plus fort qui est la meilleure ; avec la société, tout peut se négocier, tout cadre peut être détourné.

En six ans, j'ai connu trois animateurs de 20-25 ans qui sont morts de maladie, d'accident

ou suite à un règlement de compte ; un autre est devenu aveugle après avoir reçu une balle dans la tête. Vingt ans, c'est un peu jeune.

J'ai vu et j'ai connu des jeunes qui galèrent sur la place du marché. Nes, un animateur, m'a raconté ses difficultés pour trouver du travail avec sa peau noire. Fatiha, animatrice, m'a dit la loi du silence sur son quartier : sur la place, c'est un supermarché de la drogue. Elle voudrait protéger ses petits frères et petites sœurs ; elle voudrait se révolter contre ça. En face d'elle, elle voit la police qui n'intervient pas (leur bureau est sur la place ; dealers et policiers se côtoient tous les jours) et son grand frère qui fait pression sur elle.

Une pédagogie inadaptée ?

Pourtant, dans cet autre monde, les Scouts de France proposent leur pédagogie habituelle : rendre les jeunes acteurs de leurs projets, mettre l'accent sur la vie dans la nature, la vie en équipe, le respect des règles.

Apprendre à préparer un avenir, à vivre ensemble alors que les jeunes sont centrés sur leur survie et ont une vision au jour le jour, me

semblait un paradoxe difficile à maîtriser. Difficile mais pas impossible. En relisant cette aventure vécue avec les animateurs du quartier pendant six ans, je replonge dans des moments de bonheur qui ont marqué les enfants et les jeunes du quartier.

Les animateurs

Le soutien des animateurs du quartier m'est indispensable. Ces jeunes, de 17 à 22 ans, veulent proposer des actions pour les enfants et les jeunes qu'ils rencontrent tous les jours. Ils connaissent les jeunes et leurs familles ; ils connaissent les codes de fonctionnement sur le quartier ; ils ont une motivation pour faire vivre autre chose à ces jeunes.

La relation de confiance entre nous est nécessaire. Pour la majorité de ces animateurs, c'est la première fois qu'ils sont en situation de responsabilité et qu'ils sont reconnus par les habitants et par les institutions. Ce sont aussi des expériences de réussite. À la fin d'un camp, Milka, une animatrice, m'a confié qu'elle réussissait pour la première fois un diplôme, en réalisant son stage pratique BAFA (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) !

Nous avons avancé ensemble, à leur vitesse, sans pour autant négocier trop hâtivement. Chaque année, il a fallu faire évoluer certaines images stéréotypées de l'animation : animer le groupe d'enfants, ce n'est pas les accompagner à EuroDisney ; les vacances ne se passent pas uniquement à la montagne, l'hiver et à la plage, l'été... Mais, ces échanges permettent de se recentrer sur la préoccupation principale des animateurs : permettre aux jeunes de s'éloigner de leur quartier quelques jours et de passer de bonnes vacances.

Une pédagogie de la réussite

L'été 1995, nous partons en séjour campé. Il s'agit de mon premier camp avec les jeunes de 12-14 ans de Cergy. Le car s'arrête sur une route de campagne, entre deux champs. Notre lieu de camp est au bout d'un chemin de terre, dans un pré. C'est un choc pour les 25 jeunes. Trois heures plus tôt, ils étaient surexcités à l'idée de partir en vacances ; arrivés sur place, ils réalisent qu'ils vont passer quinze jours là. Je pouvais lire, dans leurs yeux, la déception et la frayeur.



Et puis, en un jour, le terrain prend forme. Les animateurs aident les jeunes à organiser l'espace : emplacement des tentes, de la salle à manger, du terrain d'activités... Les jeunes montent les tentes, construisent les tables et mettent en route les tables à feu pour la cuisine.

C'est passionnant de voir ainsi les jeunes bâtir petit à petit leur lieu de vie, prendre possession du terrain et se rendre compte qu'ils sont capables de se débrouiller. Les premiers jours du camp mettent les jeunes dans une démarche de constructeurs et d'acteurs, avec un résultat visible et utile pour tous.

La vie dans la nature

L'objectif des Scouts de France en partant faire un camp dans la nature, à la campagne, n'est pas de donner le goût de la nature aux jeunes de banlieues, bien sûr. Ceux-ci restent attachés à la ville. Quinze jours de camp en pleine campagne n'est pas tenable. Des soupapes sont nécessaires ; une ou deux sorties en ville sont indispensables. Il faut voir du monde, entrer dans des magasins, entendre les bruits de la ville.

Alors, pourquoi cette importance de la nature ? Parce qu'elle permet de revenir à une vie ordinaire, à un rythme de vie naturel. Elle est idéale aussi pour apprendre à vivre ensemble. Chacun redécouvre les tâches les plus ordinaires et les éléments de la vie quotidienne. Il faut répartir les tâches et chacun doit tenir son rôle (ramasser du bois pour faire la cuisine, aller chercher de l'eau, faire la vaisselle, nettoyer sa tente...). Des efforts sont nécessaires et il n'est pas possible de faire semblant.

La vie en équipe

L'organisation en équipe de 5 à 6 jeunes pendant les séjours campés est très importante. L'équipe est un lieu de discussion, un lieu pour se mettre d'accord, prendre des décisions, s'organiser. J'ai pu constater des changements d'attitude durant les camps où l'individualisme est une évidence les premiers jours et où la solidarité et la discussion sont présents en fin de camp.

Dans son équipe, Ibrahim, 13 ans, ne communiquait que par la violence. Très vite, il s'est retrouvé isolé. Vers le milieu du séjour, Suzanne,

une animatrice, a su lui proposer d'autres manières de communiquer et de fonctionner dans son équipe. Il a accepté d'entrer dans le jeu. J'ai été impressionné par l'évolution dont ce jeune avait été capable, mais aussi par Suzanne. Alors qu'aucun animateur ne savait comment s'y prendre, Suzanne a su l'écouter...

Être acteur

Il s'agit toujours d'un grand souhait : le projet doit venir des jeunes et être porté par les jeunes. Ce n'est pas toujours facile.

Au mois d'août 1996, huit jeunes de 15-16 ans font la démarche de venir voir Nes, un animateur, pour que les Scouts leur proposent des vacances pendant l'été. À notre première rencontre sur la place du marché, nous nous mettons d'accord, mais nous les bousculons un peu ! À 16 ans, ils n'ont pas besoin d'être pouponnés ; ils sont capables d'organiser eux-mêmes leurs vacances. Nous serons là pour les soutenir. Ce que nous faisons.

Avec Nes, à chaque rencontre avec les jeunes, nous cherchons à les faire aller plus loin que ce qu'ils croyaient possible. Leur projet initial de

partir à Fontainebleau faire du VTT se transforme en une randonnée vélo de Cergy à Fontainebleau, 120 kilomètres. Le changement a été rude : pourquoi se fatiguer à faire la route en vélo alors qu'en train, ce serait si vite fait ? Après plusieurs discussions, les jeunes acceptent le défi et le font leur ; ils veulent se dépasser.

Ils prennent l'affaire en main, se répartissent les coups de téléphone, l'organisation de l'hébergement et des repas, l'entretien des vélos, la préparation du matériel, le choix du trajet. Encore aujourd'hui, quand je croise ces jeunes, ils me disent combien ces cinq jours les ont marqués. Ils ont réussi à se dépasser et à construire leur projet.

Le rapport à la loi

Les règles sont difficiles à vivre. J'ai constamment senti que pour les jeunes comme pour les animateurs, les règles peuvent être négociées. La veille d'un départ en camp, sur la place du marché, de grandes discussions s'instaurent entre les animateurs, les jeunes et moi sur le bienfait des tranches d'âges ; le camp est prévu pour les 12-14 ans, les animateurs voudraient accepter des jeunes de 16 ans.



Pour les règles de vie pendant les séjours, la pression des uns et des autres est toujours présente : pour négocier les horaires, la composition des équipes, les tâches... C'était pourtant important de tenir tête, de montrer que tout n'est pas négociable. C'est un apprentissage difficile pour les jeunes qui ont peu l'habitude qu'on leur impose des règles de vie, pour les animateurs qui préféreraient décider avec les jeunes et ne pas être les garants de la loi, pour les responsables scouts et moi qui devons tenir face aux jeunes et aux animateurs.



Un avenir est possible

Sur le moment, le nez dans le guidon, on ne voit pas toujours bien où on va. C'est aujourd'hui, en rencontrant des jeunes, des animateurs de ces années que je commence à découvrir l'importance que ces actions ont eu pour eux.

Bien sûr, dix ou quinze jours de camp ne changent pas les jeunes ; de retour sur le quartier, ils retrouvent leurs préoccupations et la réalité du quartier. Cependant, c'est une expérience courte mais riche. Après chaque camp, il m'arrivait de retrouver sur le quartier plusieurs jeunes ayant participé au camp. J'étais toujours surpris de les voir porter fièrement le T-shirt avec le logo Plein Vent, trophée du camp, la marque d'une aventure qu'ils avaient vécue.

Cette vie ensemble n'est finalement pas si déconnectée de leur vie de tous les jours. Ce sont quelques jalons posés pour un avenir. Ces jeunes rencontrés ont une grande attente, une envie de rêver à une vie plus juste. Passer du rêve à la réalité, c'est possible ! •

Une Église actrice du lien social

Dominique Fontaine, 53 ans, est responsable de l'Équipe de Mission à Ivry-sur-Seine, dans le diocèse de Créteil (94). Il travaille comme journaliste au "Jour du Seigneur" pour l'émission "Agapè".



par Dominique FONTAINE
prêtre de la Mission de France

“Des chrétiens inventent une façon de faire Église”. Le thème qui m’a été proposé pour cet article m’a longtemps laissé perplexe. Est-il vrai qu’à Ivry nous avons “inventé une façon de faire Église” ? En tout cas, nous n’en avons pas conscience. Nous essayons de vivre une vie d’Église ordinaire, ouverte, familiale, sans trop de grands projets pastoraux et missionnaires mais en suivant une simple “obéissance au réel”, selon l’expression des débuts de la Mission de France.

La lettre de mission de notre équipe, signée par le père Georges Gilson et le père Daniel Labille, évêque de Créteil, dit ceci : « *Le diocèse de Créteil demande à cette équipe de mission de porter*

la responsabilité pastorale du secteur avec un souci particulier de la rencontre et du dialogue avec celles et ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, en collaboration avec les chrétiens qui ont pris des responsabilités dans le secteur. Avec eux, l'équipe aura le souci d'aider la Communauté à être missionnaire, en vue d'un témoignage collectif de la bonne nouvelle évangélique ».

Cet objectif entre bien dans les orientations diocésaines et ne nous met pas à part dans le diocèse. Je suis arrivé à Ivry en 1991 quand la responsabilité pastorale de la ville a été confiée à une équipe Mission de France. Et j'entends encore François Bon, qui était notre responsable d'équipe, nous parler avec humour de toutes les congrégations ou groupes de prêtres qui sont venus à Ivry depuis 60 ans faire du "tourisme missionnaire", ont orienté la pastorale dans le sens qui était le leur pendant quelques années et... sont repartis. Nous avons donc essayé de nous mettre humblement au service de ces communautés qui n'avaient pas attendu notre arrivée pour être missionnaires, à leur façon.

Nous n'avons pas inventé grand-chose. Mais aujourd'hui, je peux dire mon bonheur de la façon dont les catholiques d'Ivry "font Église".

L'Église : une grande famille

Il m'arrive souvent, quand je célèbre la messe le dimanche, d'avoir envie de dire aux gens cette phrase de Paul aux Corinthiens : « *Regardez bien : parmi vous, il n'y a pas beaucoup de sages aux yeux des hommes ni de gens puissants ou de haute naissance* ». Nos communautés paroissiales de banlieue sont bien comme celles de Paul. Et c'est une grande joie.

L'Église, dans sa grande majorité ici, est composée de "gens de la vie ordinaire", selon le mot de Madeleine Delbrêl, notre amie dont la "présence" est bien réelle dans la vie de notre Église ici.

À son époque, les chrétiens de souche étaient en partie issus de vieilles familles locales et les immigrés de la deuxième ou troisième génération étaient les ouvriers venus de Bretagne, d'Auvergne, d'Italie ou d'Espagne, qui avaient quitté l'Église et rejoint les rangs du Parti communiste. Aujourd'hui, ce sont leurs enfants qui sont les Ivryens de souche. Et par un renversement dont l'histoire a le secret, ce sont les immigrés d'aujourd'hui qui remplissent nos églises. Une

étude avait été faite dans les années 60 ; elle donnait le chiffre d'un millier de pratiquants à Ivry. Aujourd'hui le chiffre est en gros le même, grâce aux familles originaires du monde entier. Sur les quinze jeunes qui préparent leur confirmation cette année, j'ai relevé dix pays d'origine ! L'"altermondialisation" commence peut-être discrètement dans les messes de banlieue de nos grandes villes...

Il y a quelques années, la communauté vietnamienne demandait une église pour célébrer la fête du Têt. Elle le faisait en dehors des messes paroissiales. Une année, nous leur avons proposé que cette célébration ait lieu pendant la messe dominicale. Cela a tout changé. Nous avons maintenant une vietnamienne dans une équipe d'animation paroissiale.

Il y a deux ans, durant l'été, j'ai vu à la messe, dimanche après dimanche, des femmes africaines qui arrivaient à Ivry. Certaines étaient sans papiers. Je les ai mises en lien entre elles et avec des familles africaines de la paroisse. La solidarité africaine a joué. Plusieurs m'ont dit qu'au pays elles participaient à une chorale. Je leur ai proposé de monter un petit groupe. Elles chantent maintenant souvent en différentes langues africaines

qu'elles doivent apprendre, tout en animant des chants en français.

À la kermesse d'une des paroisses, chaque année nous choisissons un pays mis en valeur. Une année c'était l'Inde. Nous avons vu deux femmes arriver avec un plat indien à partager. Elles se sont présentées et, tout à coup, ont découvert avec surprise et émotion qu'elles étaient de la même rue dans la banlieue de Pondichéry et qu'elles avaient été à l'école ensemble. Elles ne savaient pas qu'elles habitaient ici aujourd'hui à quelques rues de distance !

Peu à peu, un mot s'est imposé à notre équipe pour qualifier notre communauté chrétienne : celui de famille. Nous avons découvert que nous sommes, de fait, une grande famille avec peut-être pas un oncle d'Amérique, mais en tout cas avec des cousins du monde entier.

Et nous avons appris à vivre comme une grande famille. Dans l'une des équipes d'animation paroissiale, nous ne commençons jamais une réunion sans nous donner des nouvelles du quartier. Des réseaux d'entraide se créent, souvent sans qu'il y ait eu d'initiative de notre part. Des mamans du caté séparées de leur mari ont parlé peu à peu aux animatrices de leur désarroi. Et un

relais chrétiens-divorcés a vu le jour qui apporte une aide énorme à ses membres.

On le sait, les liens familiaux s'entretiennent souvent par des repas ; les repas d'équipes se sont multipliés. Depuis 1997, nous faisons une réunion par trimestre des quatre équipes d'animation paroissiale et du Conseil pastoral avec notre équipe de mission. L'objectif est d'élaborer et de prendre ensemble les décisions pastorales pour le trimestre ou pour l'année. La réunion est coupée par un buffet où chacun apporte une spécialité. Nous avons découvert que ces repas avaient permis, plus que les débats et les carrefours, de créer de réels liens d'amitié et de connaissance mutuelle entre les animateurs des quatre paroisses de la ville.

Bien sûr, dans une famille, tout n'est pas rose. Il y a les mesquineries, les petites rivalités, les blessures qu'on s'inflige. Mais il y a alors tel ou telle qui recolle les morceaux, qui intervient discrètement. Et des gens qui ont un caractère ou des idées très différents se mettent peu à peu à s'apprécier.

Oui, vraiment, chez nous la paroisse n'est pas une entité administrative. Elle est une famille élargie, qui fête les événements heureux et

douloureux de ses membres, qu'on évoque – avec la discrétion voulue – aux messes du dimanche. Les membres de l'équipe en charge des funérailles, qui célèbrent avec les prêtres les enterrements, disent combien les familles sont sensibles à leur écoute et reprennent souvent contact après la cérémonie. Les familles qui viennent pour la préparation du baptême de leur enfant sont heureuses de découvrir d'autres familles avec des problèmes similaires aux leurs. Elles découvrent que les prêtres ont un travail professionnel et donc que leur propre travail intéresse l'Église et n'est pas étranger à la vie chrétienne.

Considérer la communauté ecclésiale comme une famille – ou peut-être plutôt la découvrir comme une famille – n'est pas sans lien avec la parole de Jésus quand il regardait le cercle des gens ordinaires qui l'écoutaient et qu'il disait : « *voici ma mère, mes frères, mes sœurs...* »

Sa famille, l'Église, ce sont ceux qui font la volonté du Père, c'est-à-dire ceux qui aiment leurs frères humains de l'amour que Dieu a pour tous. Vivre l'Église comme grande famille évite la tentation du ghetto ou de l'oasis. Je peux en témoigner à travers ce qui suit.

L'Église actrice du lien social

Le père Daniel Labille nous disait que, dans ses visites pastorales, il allait rencontrer d'abord le maire de la commune. Et beaucoup de maires lui ont dit combien les paroisses catholiques, surtout dans les quartiers difficiles, sont des facteurs de lien social. À Ivry aussi, le maire, Pierre Gosnat, petit-fils de Venise Gosnat qui avait noué de forts liens d'amitié avec Madeleine Delbrêl, insiste souvent sur le rôle des chrétiens dans la ville. Il met en avant non seulement l'engagement personnel de nombreux chrétiens dans les associations mais aussi le rôle collectif des chrétiens en tant que tels. Un exemple : les paroisses ont été à l'initiative, avec une dizaine d'associations, dont le Parti communiste, d'un "réveillon de fraternité" en 1999 et en 2000 "pour que personne ne soit seul lors du passage au troisième millénaire".

Ce réveillon a eu lieu dans le gymnase où avait été célébré huit jours auparavant la messe de Noël du Jubilé. Il y a eu un gros impact dans la ville par le bouche à oreille.

Notre lettre de mission dit : « *L'équipe de mission s'efforcera d'inscrire la communauté chrétienne*

dans une dynamique de renforcement du lien social ». De fait, il y a eu une plus grande participation de la communauté chrétienne en tant que telle dans la vie communale ; et pas seulement par la participation individuelle de chrétiens dans les associations. Mais cela s'est fait naturellement, sans une stratégie préparée à l'avance.

Un événement nous a fait réfléchir. Il y a dix ans, à l'hiver 94, un grand nombre de personnes sans abri sont venues frapper à l'église au moment des grands froids. Nous étions un peu débordés et impuissants. Nous avons interpellé la maire adjointe chargée des questions sociales pour que la mairie fasse quelque chose. Elle nous a répondu : « *Réunissez les associations humanitaires, montez un projet et on vous soutiendra* ». Les premières réunions ont eu lieu à la paroisse. Si bien que, sans que nous nous posions beaucoup de questions, les paroisses se sont trouvées membres fondateurs d'un collectif d'associations pour l'accueil des personnes SDF. Ainsi l'Église en tant que telle s'est trouvée mise au rang d'une association, aux côtés du Secours Populaire, de la Croix Rouge et du... Secours Catholique ainsi que de la Conférence de Saint Vincent de Paul !



Sans vouloir en faire une théorie, il me semble que cela est un peu emblématique de la place nouvelle de l'Église dans les banlieues : nous sommes vus – et reconnus – comme une association dans le concert de la vie associative. Une association étonnante, qui regroupe des gens de tous âges et de toutes origines. Une association qui a sa vie propre mais qui ne vit pas en vase clos. Une association qui s'intéresse aux problèmes de tous et pas de ses seuls adhérents. Une association qui, comme les autres, a souvent du mal à élargir le nombre de ses militants mais qui, mises à part les associations sportives, est seule capable de regrouper chaque week-end près d'un millier de personnes à Ivry.

Vous me direz que l'Église est une association différente des autres, qu'elle ne fonctionne pas comme les autres et qu'elle inscrit dans sa façon de vivre le fait que c'est le Christ vivant qui l'anime. Bien sûr. Mais le fait de nous voir aussi dans la réalité associative selon le regard que nous envoient les autres peut nous aider à mieux nous situer dans la société d'aujourd'hui et non en référence à celle d'hier. Nous affirmons haut et fort que la religion n'est pas une affaire privée ; dans une conception saine de la laïcité, il n'y a pas d'un côté l'État, de

l'autre des individus aux croyances individuelles ; il y a entre les deux la société civile où les Églises et les communautés des diverses religions ont un rôle essentiel. Apparemment elles sont un maillon faible, en fait elles ont un rôle discret mais bien réel dans le tissage d'un lien social.

En tout cas à Ivry, je constate par de nombreux témoignages que l'Église est reconnue ainsi. Madeleine Delbrél écrivait : « *l'Église, il faut s'acharner à la rendre aimable* » pour qu'elle ne fasse pas écran au Christ. Mais pour cela, « *la meilleure façon, continuait-elle, est de la rendre aimante* ».

Une Église qui vit le dialogue de la foi

Il y a une dizaine d'années, beaucoup d'entre nous reconnaissaient qu'ils parlaient très rarement de Dieu dans leur travail ou leur voisinage. Aujourd'hui c'est différent. Pas seulement, je crois, parce que des questions spirituelles affluent dans la conscience de beaucoup de nos contemporains. Mais une des raisons me semble être le témoignage collectif d'une Église qui aime les gens, qui les écoute et qui s'engage avec eux.

Un dialogue, parmi bien d'autres, m'a fait ressentir l'importance de ce témoignage collectif : en janvier 2003, juste après le rassemblement de Taizé à Paris, Michel, un ami avec qui j'avais milité durant des années dans un "comité pour l'emploi", vient me voir pour me dire : *« Dominique, depuis un moment je me pose pas mal de questions. Je n'osais pas t'en parler mais c'est ma femme qui m'y a poussé. Tu sais que je suis communiste. Je n'ai pas été élevé dans la religion. Mais ma vie est basée sur des valeurs que je sens communes avec vous, les chrétiens. Je m'en suis rendu compte en te côtoyant, toi et bien d'autres chrétiens d'Ivry. J'aimerais trouver quelle est la source de ces valeurs. Et en voyant tous ces jeunes chrétiens de toute l'Europe dans notre ville, je me suis dit que la source est peut-être bien dans la Bible et dans le christianisme. Est-ce que tu pourrais m'aider à lire la Bible ? Est-ce que tu pourrais me raconter la foi chrétienne » ?*

Cet ami ne se serait pas livré ainsi s'il n'y avait pas eu entre nous une longue amitié, son hésitation le prouve. Mais on voit bien que ce qui a joué pour lui, c'est un engagement collectif des chrétiens d'Ivry pour des valeurs qu'il partage et l'étonnement devant la présence joyeuse de 400 jeunes chrétiens dans les rues de la ville.

Étant connu dans la ville – et connu comme curé d'Ivry – je suis le témoin de nombreux dialogues de ce type. Et l'année du centenaire de la naissance de Madeleine Delbrêl – dont on commence à beaucoup parler à Ivry et que le maire a même évoqué en conclusion de ses vœux du nouvel an – donne l'occasion de nouveaux dialogues. Des dialogues qui nous obligent à parler de notre foi de façon simple et honnête. Des dialogues qui entraînent d'autres dialogues, cette foi entre chrétiens, pour relire les façons dont nous avons pu *« rendre compte avec douceur et respect de l'espérance qui est en nous »* selon le mot de l'apôtre Pierre.

Une Église qui va au cœur de la foi

Quand on commence ainsi à être attentifs aux multiples dialogues quotidiens qui engagent quelque chose de la foi, on ressent le besoin d'approfondir sa foi. C'est vrai pour les militants d'ACO dans leurs dialogues avec des collègues de travail. C'est vrai pour les enfants du caté et les jeunes dans leur confrontation avec les jeunes musulmans.



La démarche proposée par les évêques pour “aller au cœur de la foi” est tombée à pic pour nous. L’an dernier, nous avons vécu la veillée pascale comme un chemin pour aller au cœur de la foi. Cette année aussi, durant le Carême, les paroissiens ont accompagné de près le cheminement des catéchumènes, dimanche après dimanche.

Nous sentons bien, comme partout, une rupture de tradition. La foi ne se transmet plus comme dans nos générations. Les grand’mères d’aujourd’hui sont les jeunes femmes qui, après 68, ont largué leur éducation religieuse. C’est vrai. Faut-il réfléchir à de nouvelles stratégies de transmission, à de nouveaux dispositifs de communication ? Peut-être. En tout cas, l’obéissance au réel nous amène à insister sur plusieurs points :

l’éveil à la foi des petits avant le caté, les messes familiales, la formation des laïcs, la préparation de la confirmation... etc.

Il y a parfois des faits étonnants : des animatrices de catéchisme disent que des enfants ont plaisir à lire des lettres de Saint Paul... grâce au fait qu’ils ont entendu parler en cours d’histoire des origines du christianisme et de Paul ! Cette référence en classe au christianisme crédibilise pour eux leur appartenance à la foi chrétienne.

En tout cas, à Ivry comme ailleurs, j’en suis convaincu, nous ne sommes pas au bout de nos surprises. C’est dans les sujets d’étonnement qu’apparaît le plus le travail de l’Esprit Saint. Et s’il y a peu à peu “une façon de faire Église qui s’invente”, c’est bien à lui que nous le devons. •



Madeleine Delbrêl

par l'Équipe de Mission à Ivry-sur-Seine

Présentation

Madeleine Delbrêl est née à Mussidan en Dordogne en 1904. Elle est la fille unique d'une mère de la petite bourgeoisie et d'un père d'origine ouvrière, féru de culture. La famille Delbrêl rejoint Paris où Madeleine fréquente les cercles agnostiques de la Sorbonne et les ateliers de Montparnasse. Elle est dotée de talents divers en musique, dessin et poésies. En 1926, elle remporte le prix Sully Prud'homme.

La rencontre de jeunes chrétiens lui pose question. Elle qui à 17 ans proclamait « Dieu est mort. vive la mort ! » se met à prier. En 1924, Madeleine se convertit dans

un émerveillement qui ne la quittera plus.

La rencontre avec le père Lorenzo est déterminante. Il lui révèle la radicalité de l'Évangile. Sous sa direction, elle réfléchit avec d'autres compagnes à un projet de vie « *au coude à coude avec les pauvres et les incroyants* ». Elle suit une formation professionnelle d'assistante sociale et, en 1933, elle part avec deux amies à Ivry pour y vivre l'Évangile dans une banlieue ouvrière.

À Ivry, Madeleine rencontre la réalité communiste, elle noue rapidement des amitiés avec des militants dont elle admire le dévouement. En 1939, le maire communiste lui confie la responsabilité du service

social du canton qu'elle continuera à assumer durant toute la guerre. À la Libération, en 1946, elle est confirmée dans cette fonction. Mais en 1947, elle démissionne afin de se consacrer à sa communauté.

Madeleine crée une coopérative de production ouvrière, combat pour la justice et le respect de l'homme. Elle s'engage publiquement lors du procès des époux Rosenberg aux USA en 1953.

Elle se trouve aussi mêlée étroitement aux débats de l'Église. Elle participe à l'orientation du Séminaire de la Mission de France à Lisieux, où le père Lorenzo est devenu professeur. Elle est sollicitée pour de nombreuses conférences.



Sa collaboration avec le Cardinal Veillot aboutit à la publication en 1957 du livre *Ville marxiste, terre de mission*. Puis lors de la préparation du concile Vatican II, elle est consultée sur les relations entre chrétiens et communistes.

Mais depuis le décès de ses parents, Madeleine demeure de santé fragile. Le 13 octobre 1964, ses compagnes la retrouvent sans vie à sa table de travail au 11 rue Raspail à Ivry.

Dans ce n° 224 de la *Lettre aux Communautés*, le thème proposé est “vivre ensemble en banlieue”. Le mot essentiel ici est bien le “ensemble”. Mais avec qui ? Pourquoi ? Et comment ? Les pages choisies sont des notes¹ que Madeleine avait écrites pour une conférence qu’elle a donnée en juin 1964. Elle y évoque sa vie à Ivry, sa rencontre avec la réalité ouvrière, avec les militants communistes, sa mission. Bien sûr, elles

sont à resituer dans le contexte des années soixante, mais comme elle le dit elle-même, derrière le terme de “communiste”, on peut trouver tous les hommes quels qu’ils soient.

Les chemins de dialogue qu’a ouverts Madeleine avec des communistes, des pauvres, des immigrés, des malades et des indigents de l’Hospice d’Ivry sont autant de passerelles dont l’Église d’Ivry continue de recueillir les fruits aujourd’hui encore.



« Je ne ferai pas un exposé sur le communisme, je ne parlerai pas de ses aspects philosophiques, sociologiques, économiques ; ces aspects ont un grand intérêt, mais si je voulais en parler, j’en serais incapable, faute de connaissances suffisantes. D’autre part, ils sont l’objet de nombreuses études. Des livres peuvent enseigner ces aspects du communisme ou plus simplement nous renseigner.

Je parlerai des hommes communistes. Non de l’“homme communiste”, “idée générale” qu’on ne rencontre pas dans la rue ; non de tous les communistes, je ne vous ferai pas franchir le rideau de fer... mais seulement de gens qui sont communistes et qui vivent en France, les seuls que je connaisse, qu’ils soient français, italiens ou espagnols.

Mais, parlant de ces communistes, je parlerai de gens qui, depuis trente ans, se sont trouvés être mon prochain immédiat... Je veux, chemin

¹ Delbrèl Madeleine, « *Un christianisme trahi par nous* » dans *La joie de croire*, Le Seuil, Paris, 1967, pp. 185-191.



faisant, parler de la “condition chrétienne” au contact d’un prochain communiste. [...]

Qui sont les communistes ?

Des hommes dont nous savons qu’ils sont tout ensemble notre prochain et les membres d’un corps universel qui existe, vit et agit par eux : le communisme irréductiblement athée et athéisant.

Des hommes qui sont mon prochain ; prochain immédiat ou lointain ; prochain à aimer comme nous-mêmes, quel que soit le jour ou nous le rencontrerons, quel que soit le fossé qui nous sépare de lui ; prochain qui doit être présent à notre vie de foi.

Des hommes que nous devons connaître dans la mesure où nous le pouvons : nous devons savoir ce qu’ils sont, ce qu’ils ont vécu, ce qu’ils ont fait, ce qu’ils ont aimé.

Des hommes dans lesquels existe, même mutilé ou paralysé, ce que Dieu a voulu que soit un homme toujours et aujourd’hui.

Des hommes que nous avons connus avant qu’ils soient communistes, ou que nous avons toujours connus communistes, mais que, peut-être, nous avons connus différents ou chrétiens. Mais

des hommes sans lesquels le communisme n’existerait pas, ne vivrait pas, n’agirait pas.

Il n’y a pas de communisme à l’état pur. Il n’est pas une philosophie qui continue à exister, qu’elle ait ou non des adhérents : le communisme est inséparablement une conception du monde et un système d’action pour construire le monde.

L’homme communiste porte donc en lui une adhésion à cette conception du monde et il est l’agent inégalement conscient mais toujours actif du monde communiste. [...]

Pourquoi tant d’hommes communistes ?

On peut avancer que la cause principale des adhésions massives au communisme est distincte des caractéristiques du monde contemporain et de leurs aspirations : la cause principale, il semble que ce soit nous.

Dans des nations, des classes, des races, des masses de gens ont chacun, personnellement, vu le communisme comme un accomplissement possible d’un espoir du cœur humain : *l’espoir des pauvres*.

Le respect, l’accomplissement de cet espoir, le Christ nous les a légués. Il ne l’a pas séparé de l’Evangile de l’espérance. Il s’est adressé à cet espoir pour annoncer son Espérance.



Or nous avons oublié, méprisé pratiquement cet espoir, nous avons fait comme si l'Espérance l'annulait.

Nous avons oublié que la pauvreté n'est pas une sorte de privilège fatal donné à certains pour leur assurer le Royaume des cieux ; qu'elle n'est un privilège que lorsqu'elle rend l'homme plus libre, non quand elle l'anéantit par la misère ; qu'elle est un privilège qui, dans les pauvres, nous est proposé à partager, en partageant avec eux ce que nous avons.

Nous avons non seulement oublié que le Christ nous voulait pauvres parmi les pauvres, mais nous avons oublié les pauvres, comme des frères éloignés que nous retrouverions dans la vie éternelle.

Nous avons oublié que la pauvreté en esprit, notre pauvreté foncière devant Dieu, celle qui possède le royaume des cieux, risque fort, elle, d'être un mythe si elle n'est pas accompagnée en nous par un esprit de partage, quels que soient les actes demandés par cet esprit à chacun de nous.

Nous avons oublié que sans cet esprit de partage : partage de vie, partage de biens, nous ne pouvions pas être les témoins du Christ envoyé par priorité aux pauvres ; nous ne pouvions pas annoncer l'Évangile de la pauvreté du cœur.

Cet Évangile, le cœur des pauvres l'attendait. Quand les communistes ont élevé la voix, les pauvres ont cru que c'était la Bonne Nouvelle.

Le cœur humain est fait pour la fraternité humaine. Le Christ nous avait dit : « *vous êtes tous frères.* » Ces paroles, il nous les avait laissées à vivre. Il ne nous avait pas légué une idéologie ou un système de fraternité.

Nous sommes restés les frères réels de tous. C'est un fait auquel nous ne pouvons rien, car Dieu nous a fait tels. Mais nous avons vécu comme de faux frères, des frères faux, ou comme de mauvais frères.

L'amour fraternel est la réalité visible de l'amour du Père invisible. Inséparable de cet amour, elle en est le signe et le témoignage. Là où nous avons laissé l'amour fraternel sous le boisseau, le cœur des hommes a espéré, attendu la fraternité ; le "un pour tous" et "tous pour un" des communistes a été entendu comme le signal de la fraternité.

Le communisme est né, s'est développé dans des pays où la majorité des gens étaient chrétiens, mais où les conditions de vie reniaient en fait l'Évangile du Christ ; où les relations humaines reniaient sa loi de fraternité. C'est de ces pays que sont partis les apôtres du communisme pour une conquête idéologique du monde.



La condition de vie que trouve la foi en milieu communiste

J'ai vécu trente ans, c'est-à-dire la moitié de ma vie, dans une ville communiste, en contact presque constant avec des communistes. Ces trente années m'ont conduite à faire des constatations sur la vie chrétienne dans ce milieu.

Il y a encore peu de temps, je pensais que ces constatations étaient seulement valables par rapport aux communistes. Aujourd'hui je suis persuadée que ces constatations peuvent s'appliquer dans la plupart des milieux athéïsés qui existent ou se constituent en 1964.

En milieu communiste, la vie chrétienne est éprouvée. Les milieux communistes sont réputés périlleux pour la foi. Les faits semblent le prouver. Pourtant si la foi ne pouvait être vécue là où elle n'a pas été annoncée, la foi serait absurde.

Ce qui n'a pas tenu le coup, ce n'est pas la foi mais une vie de foi altérée, affaiblie, alourdie ; une vie de foi vécue trop longtemps entre chrétiens, où se trouvent confondus : foi et mentalité, honnête homme et homme chrétien.

En milieu communiste, la vie chrétienne est forcée de vivre la condition de l'Église militante, la condition même de la foi ; la foi qui nous fait

aimer le monde jusqu'à donner notre vie pour lui ; la foi qui est étrangère au monde, souvent ennemie pour le monde, souvent repoussée par le monde ; la foi qui déconcerte le chrétien : de rocher de sécurité, elle semble devenue le désert de la tentation ; cette foi, nous la connaissions mal, nous n'étions pas préparés à la vivre.

Si en milieu communiste, nous appelons épreuve ce que nous appelions tentations, nous trouvons dans cette épreuve l'occasion de notre propre conversion : épreuve de solitude ; épreuve de l'amour fraternel ; épreuve de la foi ; nous apprenons le don de Dieu à accepter, demander, recevoir... ; nous apprenons que l'Évangile est notre savoir-vivre et notre savoir-faire. [...]

Ce qui peut être une conclusion

En 1964, le communisme, tapageusement souvent, explicitement toujours, nous pose une question et impose une réponse :

- Question : « *Les chrétiens, à quoi servent-ils ? La foi, à quoi ça sert ?* »

- Les communistes répondent : « *La foi est un parasite, un mensonge. Elle fait agir l'homme contre lui-même en faussant en lui l'homme véritable. Elle fait du croyant, dans l'humanité, non seulement un*



traître à la vocation humaine, mais encore un porteur de mauvais germes contagieux et malfaisants. »

À la question et à la réponse posées et imposées, il nous faut répondre en vie et en parole, en paroles et en actes.

Mais le communiste n'est pas le seul à poser la question : « *La foi à quoi ça sert ?* » Cette question est posée parfois en paroles mais toujours en fait dans beaucoup de milieux indifférents où nous vivons et dans tous les milieux de l'athéisme contemporain. Quant un chrétien et plus encore, je le suppose, un prêtre se heurte à cette question muette, il pourra regretter des interlocuteurs auxquels on puisse répondre.

Et que dire quand la question n'existe plus, quand elle est exclue, quand même sa place n'existe plus dans la conscience de l'homme ? Quand elle a cessé de se poser ?

C'est pourtant à cela que nous devons être préparés. Peut-être la préparation paradoxale sera-t-elle de nous demander un jour, comme nous réveillant d'un rêve : « *la foi, la mienne, à quoi ça sert ?* » Si cela ne nous est jamais arrivé, si nous n'avons jamais été mis par les circonstances dans l'état du catéchumène répondant oui au moment de son baptême, je pense que nous devons le faire

nous-mêmes dans un face-à-face pressant avec le Christ.

N'attendez pas qu'une solitude excessive, ou qu'un manque excessif de solitude nous interroge, ou sournoisement, ou brutalement. Sachons savoir que la foi ne fait pas de nous des surhommes, génies ou héros, qu'elle ne nous rend pas "mieux" que les autres, meilleurs organisateurs, meilleurs bâtisseurs, meilleurs penseurs, qu'elle nous rend autres ; qu'elle ne nous dégage d'aucun devoir humain, mais nous donne un travail, une fonction, une mission qui est *pour* le monde et n'est pas *du* monde.

Elle nous donne pour mission de mettre dans le monde l'amour même de Dieu, avec des "manières humaines", des "façons d'être humaines" : celles du Christ. Elle nous charge de réaliser dans le monde une sorte d'engagement temporel de l'éternel amour de Dieu.

À côté de cela, le "reste" existe et doit exister, mais la foi sert à ce que Dieu aime le monde à travers nous comme à travers son Fils.

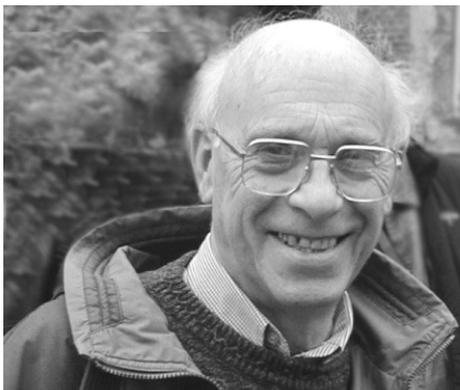
Il nous a choisis pour nous donner au monde, au monde qu'il aime et que nous devons aimer comme lui, avec lui et par lui.

La foi, c'est à cela qu'elle sert, c'est cela qu'elle nous demande d'accepter. >>



Un réseau : "Chrétiens dans la ville"

**Francis, prêtre-ouvrier retraité,
ancien vicaire général, anime le
réseau "Chrétiens dans la ville".
Il relie les travaux de ce groupe.**



par Francis CORENWINDER

prêtre de la Mission de France

Qui sommes-nous ?

Nous sommes un groupe de prêtres et de laïcs, membres de la Communauté Mission de France. Les équipes dont nous faisons partie se définissent par le fait qu'elles sont relatives à un territoire et qu'elles ont en charge l'animation des communautés chrétiennes qui y vivent.

Dans ces équipes nous avons le souci de participer le plus possible à tout ce qui fait la vie d'un quartier ou d'une commune et d'y faire vivre une "Église de plein vent". Non seulement nous participons par les engagements personnels des uns et



des autres dans tels ou tels organismes ou associations actifs sur le territoire, mais nous faisons en sorte de manifester l'intérêt que la communauté chrétienne porte, comme telle, aux forces vives qui développent la citoyenneté, la solidarité et l'amélioration des conditions de vie de tout un chacun.

Nous nous réunissons, pour un week-end, chaque année depuis dix ans, à Paris, habituellement en février, sur un thème choisi. Nous sommes environ une quarantaine de personnes représentant une bonne douzaine d'équipes. Nos rencontres ont pour but de mettre en commun nos pratiques et nos réflexions. Elles sont préparées par le travail de chaque équipe et par des échanges d'informations et de réflexions entre les équipes.

Inter-Net est ici bien pratique !

Quels sont nos centres d'intérêt ?

Pour donner une idée plus précise de nos préoccupations, voici quelques-uns des thèmes que nous avons abordés depuis quelques années :

1) L'urbanité, quel défi pour les chrétiens ?

C'était le thème choisi en 2000. Étant nombreux à vivre dans des quartiers réputés difficiles, nous avons lu avec intérêt le livre de Jean-Luc Brunin *L'Église des banlieues*¹. Jean-Luc avait accepté d'accompagner notre réflexion sur nos façons de vivre la mission dans les banlieues.

Partant de quelques données de base comme par exemple le fait que 50 % de la population mondiale vit en ville, et qu'on prévoit que 34 % de la population française habitera les banlieues en 2015, nous avons mieux perçu que les banlieues sont révélatrices d'une nouvelle culture qui imprègne toute la société, citadine et rurale, et même l'ensemble de la planète. Une nouvelle manière d'exister en humanité se dessine, que les sociologues appellent "l'urbanité". Ce terme désigne une nouvelle manière d'entrer en relation et d'habiter un espace éclaté, en rupture avec l'ancienne culture où l'on vivait, travaillait, mourait dans un même lieu... Ce qui se joue dans les banlieues n'est aucunement marginal. Il s'y invente une civilisation unificatrice pour tous les pays du monde.

¹. *L'Église des banlieues* (L'urbanité : quel défi pour les chrétiens) J.-L. Brunin. Éditions de l'Atelier, 1998.



Dans l'encyclique "Redemptoris Missio", au § 37, Jean Paul II a perçu ce mouvement de fond. Il écrit : « *Les lieux privilégiés de la mission devraient être les grandes cités où apparaissent des mœurs nouvelles ou de nouveaux modèles de vie, de nouvelles formes de culture et de communication qui ensuite, influent sur l'ensemble de la population.* »

Quelle sera alors notre attitude chrétienne dans ce contexte radicalement nouveau ?

Sans reprendre ici le détail de nos échanges, nous avons insisté sur

- la nécessaire proximité, être inventifs et audacieux pour rejoindre les gens tels qu'ils sont ;
- une attention particulière aux réseaux par lesquels les gens vivent en relation. La paroisse demeure un lieu essentiel, mais non suffisant...
- savoir proposer des lieux d'écoute et de partage...
- avoir, quand il le faut, une parole "prophétique" pour témoigner de l'essentiel dans les moments de crise, par des paroles ou par des gestes... (on pense ici aux sans papiers, aux sans logements, aux sans travail...);

- favoriser le dialogue inter-ethnique et inter-religieux...

Concluons cet aperçu sur nos échanges de l'an 2000 en citant quelques mots de Jean-Luc Brunin : « *Le Christ n'est pas venu établir une nouvelle religion, mais impliquer Dieu dans toutes les dimensions de l'existence humaine : la famille, la profession, la politique... Être au coude à coude avec d'autres pour ouvrir des chemins d'un vivre ensemble... Les chrétiens acquièrent alors une crédibilité qui, un jour ou l'autre, ouvre à des questions sur ce qui les anime... Osons nous risquer là où un avenir autre se dessine. Les conditions de la mission sont en train de changer. Des possibilités nouvelles apparaissent. L'Église doit inventer en phase avec cette recherche d'un nouveau vivre ensemble...* » (cités d'après les notes du compte rendu de la rencontre).

2) Inventer un nouveau vivre ensemble...

En 2001, nous avons souhaité poursuivre la réflexion sur notre présence dans les banlieues en partant de deux questions : Comment nos communautés chrétiennes apportent-elles leur pierre pour un vivre ensemble plus humain dans nos ci-



tés ? Et comment elles essayent de vivre les dimensions ecclésiale et prophétique de la mission ?

Nous avons cherché à repérer les petits gestes de solidarité par lesquels les gens s'humanisent et apprennent à vivre ensemble, et à voir quelles initiatives nous prenions pour faire se rencontrer des groupes qui ne se connaissent pas, mais qui ont de l'autre une représentation imaginaire généralement assez calamiteuse. Et aussi à nous dire en quelles occasions nous avons eu une parole publique ou une prise de position concernant des événements ou des faits de société graves de conséquences.

Voici trois témoignages qui ont illustré ces pistes de recherche :

► Créer du lien social :

Sabine et Jean sont venus vivre en 1983 dans le quartier de l'Arche Guédon de la ville de Marne-la-Vallée, quartier qui imbrique des zones de pavillons et des logements sociaux qui attirent des jeunes familles et une population plus démunie. Ils témoignent :

« Il n'est pas facile de créer du lien social dans des zones d'habitation qui n'ont pas d'histoire, une

activité commerciale drainée par des hypermarchés et une population très diverse et très internationale (80 nationalités s'y côtoient). Les pionniers des débuts, dont le pôle d'animation tourne autour des écoles avec des parents jeunes et assez dynamiques, laissent la place à des parents absorbés par leur travail ou sans travail, à une population jeune et surtout adolescente très forte, et à des habitants souvent déracinés. Les transports insuffisants ne facilitent pas les inter-communications et favorisent la création de bandes de quartier. La proximité du RER facilite les échanges de drogues et autres. La paupérisation croissante de la grande banlieue s'ajoute à un sentiment grandissant d'insécurité. Tous les efforts de la ville et des autorités locales ne suffisent plus. »

Jean nous raconte qu'à la suite de plusieurs cambriolages chez lui, pris d'une profonde colère et prenant conscience de la violence qui bouillonnait en lui, il essayait de se raisonner : *« en tant que chrétien et en tant que citoyen, j'ai peut-être une réponse à ce sentiment là ? »*

Avec son épouse et quelques voisins, ils décident de se rencontrer pour parler de leurs préoccupations communes et réfléchir sur l'attitude à adopter. Très vite ils se rendent compte que les



gens manquent de repères, sont à la recherche de dialogues, de partages et de liens. Des rencontres s'organisent autour de la "Maison pour tous", lieu de diverses associations du quartier et d'animation des plus jeunes. Des fêtes avec des repas, des animations avec les jeunes, l'accueil des nouveaux habitants, la participation aux kermesses des écoles... sont autant de points de rencontre. Chacun prouvant une volonté et un enthousiasme à participer, un collectif "être bien ensemble à l'Arche de Guédon" se met en place.

Mais ce qui interpelle le plus les participants du collectif, c'est que ce sentiment d'insécurité semble venir de la peur des jeunes qui traînent dans le quartier et d'une démission apparente des parents. Sabine précise : « *il n'y a pas de parents qui démissionnent, il y a surtout des parents dépassés qui ne savent pas comment réagir face à leurs enfants* ». C'est pourquoi leur démarche s'est orientée vers l'écoute des parents du quartier. Ils ont réussi à se faire entendre des organismes administratifs et ont obtenu, en tant que réseau d'écoute, d'appui et d'aide à la parentalité, une subvention de l'État. Ils décident alors de créer un "rendez-vous des parents", lieu de parole mensuel où l'on se retrouve

entre parents avec l'aide d'une formatrice pour partager préoccupations et recettes éducatives envers les enfants. Un petit groupe de dix personnes d'origines diverses, porteur de ce projet s'est mis en place et s'est formé avec l'aide de "l'École des parents" pour l'animation de ces rendez-vous.

► Une équipe prend position :

L'équipe d'Orléans nous a fait part de son action de solidarité avec un jeune maghrébin condamné à tort à 24 mois de prison, à la suite d'incidents graves (incendies, jets de pierre sur des pompiers et des policiers...). Le jeune en question n'était pour rien dans cette affaire. Mais il avait eu à voir avec la police deux ou trois ans plus tôt. Depuis il avait trouvé du travail, avait un projet de mariage et sa conduite était irréprochable. Mais il fallait faire un exemple ! L'équipe l'a soutenu tout au long de sa détention, et plusieurs ont témoigné au procès.

Dans une lettre à Marie-Claire, religieuse faisant partie de l'équipe, Mohamed écrit : « *Cela me fait plaisir que vous croyez à mon innocence. Vous savez à quel point mon travail me plaisait... Pour rien au monde j'aurais fait quoi que ce soit*



pour perdre mon emploi et rendre tristes mes parents. Tous les gens du quartier savent que je suis innocent, mais apparemment la parole d'un policier vaut plus que celle de dix citoyens. »

À la réception d'une lettre de soutien avec quarante signatures : *« Je remercie tout le monde de leur soutien. J'ai le sourire en lisant et relisant la lettre et en regardant toutes ces signatures. »*

► **Une communauté chrétienne présente dans la vie communale :**

Nous citons ici le témoignage de l'équipe d'Ivry-sur-Seine² :

« De nombreuses personnes sans abri frappaient au presbytère de l'équipe. Que faire ? L'adjoindre aux questions sociales nous invite à faire un projet avec les associations humanitaires que la municipalité soutiendra. Le "Collectif Sans Domicile Fixe" est né, regroupant diverses associations (Secours populaire, Conférence St Vincent de Paul, Secours catholique, Ligue des droits de l'homme, Mutuelles du 94) et... le Conseil pastoral. Pour la première fois, la communauté catholique en tant que telle apparaît comme une

association collaborant avec les autres. L'initiative étant venue du Conseil pastoral, cette forme de participation est apparue évidente à tous, chrétiens ou non. Cela remonte à l'hiver 1993.

Depuis, le Conseil pastoral se trouvera à l'origine de plusieurs actions collectives, pour les sans papiers en 1996, pour des familles algériennes en 1997, pour l'organisation d'un grand réveillon (cinq cent personnes) en collaboration avec des communistes, "pour que personne ne soit seul pour passer l'an 2000". Et puis ce sera la réalisation d'un grand patchwork pour la paix qui regroupe des milliers de professions de foi chrétiennes à côté d'autres, musulmanes et juives, et de messages de paix non religieux. »

Après ces témoignages, les échanges entre nous ont permis de mettre en commun ce que les équipes et les communautés chrétiennes font pour créer du lien social, des relations inter-ethniques et inter-religieuses, et comment elles s'impliquent, chacune à sa façon, dans la vie locale : initiatives, actions menées avec d'autres groupes, paroles

2. Le témoignage de l'équipe d'Ivry est paru dans "Paroles de mission" n° 3, décembre 2000.



publiques et prises de positions en telle ou telle circonstance.

Un peu partout, on prend conscience du besoin de groupes de paroles, “car le vivre ne suffit pas, il faut les mots”. Et aussi du besoin, en particulier pour les chrétiens d’origine antillaise ou africaine, de lieux ou de temps de prière. C’est ainsi qu’une communauté de religieuses accueille chez elle, deux ou trois fois par mois, des gens du quartier pour un temps de prière (Parole, psaumes, silence...).

Comme le dit l’équipe d’Ivry : « *avant les individus, c’est la communauté chrétienne qui peut être missionnaire. Son attitude dans la société est déjà, de fait, une façon de proposer la foi... Les initiatives citées et toute une présence simple et quotidienne, dans la trace de Madeleine Delbrêl, donne de l’Église, dans la ville, une image de service désintéressé. Les conséquences sont d’abord un dynamisme pastoral mais surtout une confiance de la part des non chrétiens : depuis deux ou trois ans, beaucoup de gens n’hésitent plus à nous faire part de leurs questions existentielles et spirituelles.* »

3. J.-M. Ploux : *Le christianisme a-t-il fait son temps ?* Édition de l’Atelier, 1999.

3) Cheminer avec des catéchumènes

En 2002, notre réseau, encouragé par le Comité épiscopal de la Mission de France, a choisi de s’interroger sur le catéchuménat des adultes. Chaque année, 10 000 personnes en France participent à des groupes de catéchuménat (environ 2 500 baptêmes d’adultes par an). Toutes nos équipes sont sollicitées par des demandes d’adultes pour le baptême. Et toutes ont mis en place une équipe de catéchuménat pour les accueillir.

Qui sont ces catéchumènes ? À quel univers culturel appartiennent-ils ? Quelles sont leurs représentations du monde et de Dieu ? Nous avons fait référence au livre de Jean-Marie Ploux qui distingue trois âges dans l’évolution des sociétés : âge de la tradition, de la modernité et de la relativité.³ Ces trois âges cohabitent souvent plus ou moins chez les catéchumènes rencontrés. Ils ne vivent guère dans un univers religieux, (tandis que Jésus a vécu dans un univers religieux), mais une grand-mère leur a donné, peut-être, quelques “images de Dieu”,



de l'âge de la tradition. Les media leur donnent quelque idée de l'évolution de la vie et du Big-Bang... Ils ont pour voisins ou pour collègues de travail des croyants d'autres religions et des sans religion...

Beaucoup de catéchumènes sont dans des situations sociales difficiles : des sans papiers, des sans travail... On touche du doigt le caractère social de la foi. Il faut prendre en charge la totalité de la personne. Le catéchuménat est un lieu qui répond à un besoin de parler.

Beaucoup sont aussi dans des situations matrimoniales non conformes aux règles de l'Église. Si l'on s'en tenait aux règles établies, certains groupes de catéchumènes ne verraient jamais le jour et pourtant des chemins de conversion authentique y sont vécus. Beaucoup disent prier. Il faut aussi noter l'importance de la télé, des films, des chansons... Il ne nous faut pas rester uniquement dans le discours (nous mêmes avons été initiés à la foi par une ambiance, des chants...). Nous trouvons difficilement les mots simples pour parler de la foi, mais si on parle de ce que nous vivons, alors on trouve les

mots. La rencontre de témoins est importante pour faire saisir les liens entre la foi et la vie de tous les jours.

Le cheminement qui s'accomplit dans ces groupes est aussi un chemin d'intégration sociale, et dans nos situations de banlieues, ce n'est pas forcément négligeable...

4) Travailler en équipe

Dans nos équipes laïcs, prêtres, diacres, religieuses vivent ensemble la mission qui leur est confiée. Dès lors, comment vont s'articuler, dans l'équipe, les responsabilités des "ministres ordonnés" et des "autres baptisés" ? Et ne faudrait-il pas confier de façon claire des ministères à certains laïcs dans l'équipe ?

Pour tenter d'éclairer ces questions nous avons fait appel au Père Bernard Sesboué, dont nous avons lu le livre *N'ayez pas peur*⁴. Nous n'avons pas la place ici de rendre compte des échanges que nous avons eus à ce sujet il y a quelques années. Mais il est vrai que la question des ministères confiés à des laïcs demeurent en chantier. À plusieurs reprises, la Mission de

4. Bernard Sesboué : *N'ayez pas peur* (Regards sur l'Église et les ministères aujourd'hui.) Desclée de Brouwer, 1996.



France dans ses Assemblées générales⁵ et, plus récemment en 2002, la Communauté Mission de France⁶ ont souhaité activer la réflexion collective sur ce point. Ces décisions ont été peu suivies d'effet. Notre réseau souhaite que cette réflexion puisse, sans tarder, être remise sur le métier, car elle nous paraît importante non seulement pour nous mêmes, mais aussi pour l'avenir de l'Église de France.

5) Invitation

Si cet aperçu sur l'activité du "Réseau Chrétiens dans la ville" a rejoint vos préoccupations ou vos questions, sachez que, membres ou non de la Communauté Mission de France, vous

pouvez vous signaler pour participer à nos travaux. L'objectif est de stimuler nos recherches et nos initiatives pour une Église proche des hommes et ferment de fraternité dans une société en pleine mutation : « *Cinq milliards de citoyens en 2025.* » annonçait *Le Monde 2* du Dimanche 8 février ! •

Pour prendre contact :

Nicole Vieillard-Baron
24 rue du Chemin Vert, Appt 35.
93000 Bobigny.
Tél. 01 48 31 05 42
nicole.vieillardbaron@tiscali.fr

5. *Lettre aux Communautés* n° 187, novembre-décembre 1997, p. 38.

6. *Lettre aux Communautés* n° 218, janvier-février 2003, p. 34-35.



Cité des Pyramides
à Évry (91)

St Jean Chrysostome
(344-407)

Les deux villes

Né à Antioche dans une famille chrétienne de l'aristocratie, Jean fut élevé dans un milieu contestataire qui lui donnera un esprit particulièrement libre. Evêque de Constantinople en 397, il s'opposera au pouvoir impérial, sera exilé une première fois en 403, rappelé à la suite de manifestations populaires, puis de nouveau exilé. Il meurt dans un fossé sur la route de l'exil. Ses homélies contre la richesse valent celles de Basile de Césarée. Dans cet extrait, il oppose deux villes et cela devrait donner à penser dans un numéro de la Lettre aux Communautés consacré aux banlieues...



« Prenez deux villes, composées seulement l'une de riches, l'autre de pauvres ; supposez qu'il n'y ait pas un pauvre dans la première, pas un riche dans la seconde, et voyez quelle sera la plus apte à se suffire. Si c'est la ville des pauvres, vous ne pourrez pas mécon-

Présentation
par Jean-Marie PLOUX

naître que les riches n'aient pas. plus besoin des pauvres que les pauvres des riches.

Dans la ville riche, pas d'ouvrier, pas d'architecte, pas de charpentier, pas de cordonnier, pas de boulanger, pas d'agriculteur, pas de forgeron, pas de cordier, pas d'artisan d'aucune sorte. Quel riche consentirait à ces professions si humbles et si pénibles, que les artisans enrichis ne veulent plus exercer ? Et comment cette ville pourrait-elle subsister ? Les riches, direz-vous, achèteront aux pauvres ces services à prix d'argent. Oui ; mais alors ils ne se suffiront plus à eux-mêmes. Et comment bâtiront-ils des maisons ? Les achèteront-ils aussi ? C'est impossible. Donc il faudra appeler des pauvres dans cette ville, et nous voilà en dehors de l'hypothèse, puisque nous supposions qu'elle ne contenait pas un seul pauvre. Malgré nous, nous avons été forcés d'ouvrir les portes aux pauvres et de les introduire dans la cité fastueuse ; d'où il est évident qu'une ville n'est pas possible sans pauvres. Vouloir la conserver dans son isolement, c'est la condamner à périr ; elle ne se conserve qu'en appelant dans son sein des pauvres pour la garder.

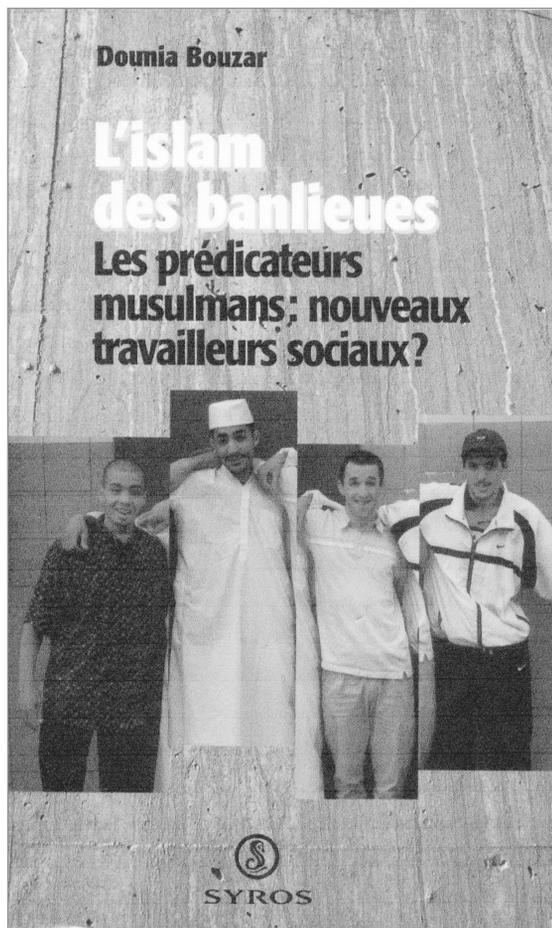
Voyons maintenant la ville des pauvres. Examinons si l'absence de riches la plongera dans la même détresse. Et d'abord, entendons-nous sur ce mot richesses, et sachons en quoi elles consistent. Que sont donc les richesses ? L'or, l'argent, les pierres précieuses, les habits de soie, de pourpre et d'or. Cela étant, il ne doit y avoir dans notre ville aucune de ces choses, nous n'aurons plus autrement une ville pauvre dans le sens absolu du mot. Il ne faut pas que l'or

y apparaisse même en songe, et, si vous le voulez, ni l'argent, ni les vases faits de ce métal précieux. Quoi donc ! Cette ville sera-t-elle alors dans la détresse ? Nullement. Pour bâtir, l'or, l'argent, les pierres précieuses ne sont pas nécessaires ; il faut de la science et des bras, non pas les premiers bras venus, mais des bras forts et endurcis au travail, il faut de l'énergie, du bois et des pierres. Pour tisser le lin non plus on n'a pas besoin d'or ni d'argent ; des mains habiles, des ouvrières, voilà tout ce qu'il faut. Et pour travailler la terre, est-ce aux riches, est-ce aux pauvres qu'il faut faire appel ? La réponse est évidente. Ce sont les pauvres encore qui forgent le fer, ce sont eux encore qui font toutes les choses semblables. Où donc est la place des riches et qu'ont-ils à faire, à moins qu'il ne faille détruire la cité ? Malheur s'ils entrent ! Peut-être ces sages, et j'appelle sages ce peuple vaillant, content du nécessaire, peut-être ces sages, séduits par eux, se laisseront-ils aller à l'amour de l'or et des pierres précieuses, du repos et de la volupté; de là à tout perdre, il n'y a qu'un pas.

Mais alors, direz-vous, si les richesses sont inutiles, pourquoi Dieu nous les a-t-il données ? Et qui vous a dit que Dieu nous avait donné les richesses? »

Jean Chrysostome,
36^e homélie sur les deux Épîtres aux Corinthiens,
Œuvres Complètes, traduction de J. Bareille,
Tome 9, Editions Louis Vivès, 1872.

Dounia BOUZAR
 L'islam des
 banlieues.
 Les prédicateurs
 musulmans :
 nouveaux
 travailleurs sociaux ?
 Éditions Syros,
 2001, 182 p.



LE livre a pour origine un étonnement de bon nombre de travailleurs sociaux. « *Dans plusieurs villes de France, les éducateurs restent perplexes en constatant que certains jeunes, suivis sans résultat par les services pluridisciplinaires sociaux, cessent la délinquance et la violence en devenant musulmans au sein d'associations religieuses ou de quartiers.* » D'où le sous-titre un peu énigmatique : « *Les prédicateurs musulmans : nouveaux travailleurs sociaux ?* » L'interrogation va se préciser : « *Quels regards portent les jeunes sur les professionnels du social ? Pourquoi certains jeunes les plus en difficulté – et pas uniquement enfants de migrants – accordent-ils leur confiance à des prédicateurs musulmans, alors qu'ils l'ont retirée aux travailleurs sociaux ?* »

L'auteur est bien placée pour s'essayer à une réponse. Éducatrice depuis une quinzaine d'années, D.Bouzar ▶

Présenté par
Gilles COUVREUR

travaille à la Protection judiciaire de la jeunesse (P.J.J.), dans le Nord. Un événement tragique a suscité de vifs questionnements. Il s'agit, à Lille-sud, de la mort tragique de Ryad. Dans les jours qui ont suivi l'événement, la révolte des jeunes s'est traduite par plusieurs émeutes urbaines. Quel a été l'interlocuteur des jeunes en colère ? Le recteur de la mosquée, Omar Lasfar. Pendant ce temps, les travailleurs sociaux, pourtant nombreux, ne furent pas présents à l'événement. Pourquoi cette absence ? Une perte de crédibilité ?

Une sérieuse enquête sociologique, couronnée par un diplôme universitaire, fournit à l'auteur les éléments d'une réponse. Apparaît d'abord l'écart entre deux générations : les parents venus travailler en France pour des raisons économiques et pratiquant un islam discret dans la société d'accueil. Leurs enfants, nés en France, formés dans les écoles d'un pays qui est devenu le leur, sont en quête d'une définition positive d'eux-

mêmes. Dans leur construction identitaire, leurs trajectoires sont variées quant à leur appartenance religieuse, nationale et culturelle. Certains quittent la délinquance et changent de vie en devenant musulmans ou en redevenant musulmans.

Ici, les premières réactions sont celles d'une peur : l'islamisation des jeunes de banlieue inquiète plus qu'elle ne rassure. D. Bouzar veut comprendre ce qui attire vers l'islam certains des jeunes dépendant des services éducatifs et judiciaires. Elle constate d'abord que les travailleurs sociaux sont souvent désarmés pour cette tâche, leurs référentiels étant inadéquats. « *Il en résulte que l'évolution de ces jeunes nés en France est perçue par les professionnels sur le registre du "tout ou rien". S'ils ne respectent pas en totalité ce que l'on pense être les valeurs de leurs parents, on décide qu'ils n'ont plus rien à voir avec ces derniers. Le regard sur la pratique de l'islam est du même ordre. Alors que le jeune qui suit tous les principes de l'islam*

est suspecté de ne pas vouloir s'intégrer, celui qui ne respecte pas la totalité de sa religion n'est pas considéré comme musulman. » On est ici proche de stéréotypes qui circulent : « *La femme musulmane = une femme soumise au pouvoir des hommes, comme chez les arabes* » ; « *la femme occidentale libérée = une femme athée* ». Est dénoncée l'erreur de cette vision bipolaire. Précisément parce qu'elle passe à côté d'une évolution marquée par l'apparition d'un troisième terme. Bien des jeunes français d'origine étrangère refusent d'être enfermés dans une assignation soit à l'islam de parents qui voudraient les ramener à eux ; soit à une France qui désirerait les assimiler dans une modernité incompatible avec leur religion d'origine. Ces jeunes cherchent une identité musulmane originale « *ni totalement dissoute dans l'environnement européen, ni en réaction contre.* »

Les expressions ne manquent pas pour caractériser cette démarche : « *s'intégrer sans se désintégrer* » ;

« être à la fois citoyen français et musulman de religion » ; « inscrire l'islam dans la société française ».

Nombreux sont les interviews évoqués. Ainsi Rachid Lamamarti, secrétaire général des Jeunes musulmans de France (J.M.F.) : « *Quelle est ma mission sur terre ? Ma mission sera de ressentir cette paix qui vient de mon créateur et de la communiquer aux autres à travers ma bienfaisance, une aide. Je crois que si tous les musulmans avaient compris leur islam, il y aurait beaucoup de problèmes réglés.* » Ainsi Yamin Makri, responsable des Éditions Tawhid à Lyon : « *Le premier souci a été de vulgariser l'islam, pour compenser la perte de transmission due à l'éloignement du pays d'origine... Nous nous sommes battus pour que les conférences des musulmans soient en français... Il fallait également aider les musulmans à comprendre les enjeux de la société dans laquelle ils vivaient. On ne peut pas expliquer, formuler les choses de la même manière que dans les pays d'origine. Il fallait revoir la con-*

ceptualisation... Ceci dit, nous avons toujours été "entre deux feux". D'un côté, le tissu social nous reprochait notre visibilité religieuse et, de l'autre côté, les religieux nous reprochaient notre côté "social". »

De cette nouvelle posture, nombreuses sont les conséquences : on ne peut être musulmans sans assumer ses responsabilités sociales de citoyen. Les jeunes femmes, citoyennes françaises, qui choisissent de porter le voile, peuvent revendiquer leurs droits vis-à-vis de leurs familles, ancrées dans des traditions machistes, et cela au nom même de leur religion revisitée.

D. Bouzar note que cette inscription de l'islam dans la culture française

est influencée par les paroles de ceux qu'elle appelle des « prédicateurs musulmans ». Il s'agit d'abord de Hassan Iquioussen, un musulman du Nord de la France qui a fondé les Jeunes musulmans de France. Il s'agit surtout de Tarik Ramadan qui parcourt nombre de nos banlieues. À la polémique largement médiatisée le concernant, l'ouvrage fournit un important élément critique : celui de la réception du « prédicateur » par les jeunes. À la différence de certains qui poussent les jeunes musulmans à un certain enfermement, l'auteur note que T. Ramadan invite à « *rapatrier dans le patrimoine français la pratique de la religion musulmane.* » Être citoyen français et musulman. •

L'AUTEUR :

Dounia Bouzar travaille à la Protection judiciaire de la jeunesse, depuis 1991.

Doctorante à Paris VIII : *Les caractéristiques de l'islam en France ; première génération de français(e)s de confession musulmane : parenté, nationalité et citoyenneté.*

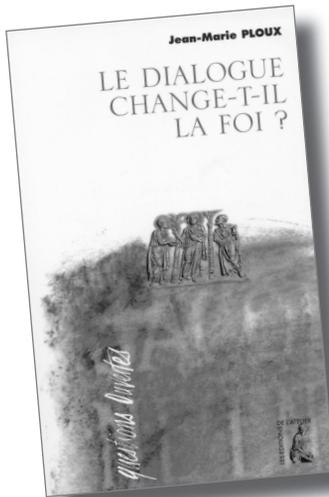
Membre du Conseil national du culte musulman.

Autres œuvres : *À la fois française et musulmane*, La Martinière, Jeunesse, 2002
Être musulmane aujourd'hui, La Martinière, Jeunesse, 2003
L'une voilée, l'autre pas, avec Saïda Kada, Albin Michel, 2003

Le dialogue change-t-il la foi ?

(Éditions de l'Atelier, 2004)

de Jean-Marie PLOUX

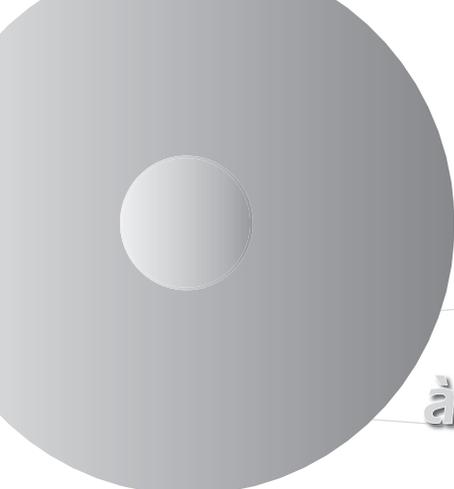


DIALOGUE : un mot au cœur de l'expérience de la Mission de France, un mot qui dit aussi la situation ordinaire et fréquente que les chrétiens ont à vivre, aujourd'hui, dans une société plurielle. C'est pour cela que Jean-Marie Ploux aime à parler, dans ce nouveau livre, du « dialogue sur les raisons de vivre ».

Il y propose au lecteur une démarche en trois temps, faite de courts chapitres : réfléchir d'abord à l'esprit et aux conditions du dialogue avec l'autre, qu'il soit juif, musulman ou agnostique, puis considérer comment ce dialogue touche le croyant dans sa foi et l'invite à un renouvellement. Dans la dernière partie, Jean-Marie Ploux montre que vivre un tel dialogue oblige à revenir au fondement même de la foi chrétienne, au visage de Dieu révélé en Christ. Il propose alors les éléments d'une théologie qui permette à chacun de vivre dans la simplicité la rencontre des autres et d'y être disponible à ce qu'elle porte d'expérience de Dieu.

Ce livre se lit bien, vous y retrouverez les qualités d'écriture et d'engagement de Jean-Marie Ploux : une réflexion forte, exigeante et vivante, nourrie des Pères de l'Église. Un livre à lire et ouvrant au dialogue avec d'autres !

Christophe Roucou



Avez-vous pensé à renouveler votre abonnement ?

Amies et Amis,

Nos meilleurs souhaits vous accompagnent avec ce deuxième numéro de l'année 2004.

Vos abonnements permettent à la Lettre aux Communautés de poursuivre sa route. Nous remercions chaleureusement celles et ceux qui nous aident à la faire connaître.

Bien cordialement.

Le Comité de rédaction

BULLETIN D'ABONNEMENT 2004

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2004**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **29 €**
de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **16 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**
de soutien **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**
de : _____ **€**

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre
